

PREMIER ACTE

(L'action se passe à Louvain et à Montaignu en 1755)

Une vieille, haute et grande boutique d'épicerier; galeries avec escalier praticable à la hauteur d'un étage. Au fond, la grand'place et l'hôtel de ville de Louvain. Porte au fond, entre les deux fenêtres de la boutique, porte à gauche 3me plan donnant par un trois-marches sur le cabinet de Kiek; porte à gauche premier plan donnant accès aux appartements de l'étage.

SCENE I.

(Les garçons et les servantes de l'épicerie servent les clients)

CHOEUR GENERAL

C'est le coup de feu de la clientèle
Bourgeois par ici, campagnards par là;
L'un s'accroche à vous, l'autre vous appelle...
Ah ! que c'est donc gai ce désordre-là ?

LES CLIENTS

Il ne faut pas que cela tarde:
Dix sols de thé, six de moutarde !

LES GARCONS

Nous perdons la tête ... vraiment !
Attendez un petit moment ...

LES CLIENTS (criant)

Marasquin, riz et pimprenelle,
Café, savon, pois secs, cannelle ...

SCENE II

KIEK, (descendant par le petit escalier de gauche)

Epuisez mes rayons, saccagez mon comptoir.
Mettez sans hésiter tous mes tonneaux en perce !
Criez, bousculez-vous, du matin jusqu'au soir,
Vos cris et vos chansons font marcher mon commerce !

TOUS

Bonjour à M. Kiek, roi des épiciers !

KIEK

Je vois avec plaisir que vous m'appréciez.

COUPLET DE KIEK

Je vends du thé, du poivre, du sucre et du vin
 Je vends du suif, je vends de la chandelle
 Et parmi toutes les boutiques de Louvain,
 Ma boutique de loin est la plus belle !
 Il n'existe pas, sur ma foi,
 Epicier plus gai que moi :
 Chacun proclame roi
 Kiek près de sa futaille !

Ah ! quel métier ! quel beau métier !
 Il n'en est pas un qui le vaille.
 On ne peut trop apprécier
 Le beau métier d'épicier !

II.

Que les rois détrônés conspirant en exil,
 Que les peuples entre eux sans fin se battent.
 Ah ! Bon Dieu Sainte Vierge que m'importe-t-il !
 Les jours heureux pour moi seulement datent !
 Quand je vois des ambitieux
 Périr au port, c'est ennuyeux,
 Je dis " tant pis pour eux !"
 " Fallait pas qu'ils y aillent ! "

Ah ! quel métier ! quel beau métier !
 Il n'en est pas deux qui le vailent !
 On ne peut trop apprécier
 Le beau métier d'épicier !

(On entend, dans la coulisse, le chant des étudiants) .

UN BOURGEOIS

Voilà les étudiants qui passent ... Il paraît qu'ils en ont encore fait de belles cette nuit .

PLUSIEURS CLIENTS

Quoi donc ?.... expliquez-nous ?

KIEK

Comment, vous ne connaissez pas le scandale du jour ?.... Ce n'est pas possible !... je ne le connais pas bien non plus on dit qu'on a dit qu'on avait dit vous savez comme ça va Mais voici mon fils Hugo .

LE BOURGEOIS

Il doit savoir, votre fils, puisqu'il est étudiant. (entre Hugo)

SCENE III

LES MEMES - HUGO

KIEK.- (déclamant) Hugo, qui du sérail connaissez le détour
Hugo, racontez-nous le scandale du jour !

HUGO.- (déclamant) C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit (d'un ton naturel)..... la nuit dernière, à l'Eglise St. Pierre... une main inconnue a ouvert, vers minuit, la porte de la sacristie, s'est dirigée vers le bénitier de la porte d'entrée et a rempli ce bénitier j'ose à peine le dire, papa

KIEK .- Parle....

HUGO.- ... l'a rempli ... jusqu'au bord ... d'encre noire !

TOUS .- (en remeurs) Ça n'est pas possible ! Entendez-vous ça !
C'est incroyable ! Ah ! ces étudiants !

HUGO.- C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, campagnards et citadins. Vous n'ignorez pas que la première messe est fréquentée par tout ce qu'il y a de mieux à Louvain, les membres du magistrat, le sénéchal, le bailli, les officiers de la garde autrichienne, etc. Aussi je renonce à vous décrire

KIEK.- Non ... Ne renonce pas, décris-nous .

COUplet DU BENITIER

HUGO.-

I.

La face encor de sommeil moite,
Chacun va vers le bénitier,
Avance vers lui la main droite
Et plonge en confiance un index tout entier !
L'église est sombre, l'ombre est grise
Mais on distingue cependant
Le sénéchal et la marquise
Le bourgmestre et son intendant,
Sans se douter du sacrilège,
On se signe dévotement ,
On s'agenouille sur son siège
Pour y prier pieusement .

(il rit)

KIEK.- Ne ris donc pas comme cela .

HUGO.- Je ne ris pas, papa !

TOUS .- (se contenant à peine) Il ne rit pas, papa !

KIEK.- Je te défends, je te défends de rire

TOUS.- Et vous avez cent fois raison, papa !
Mais peut-on bien se l'interdire
Lorsque l'on songe à se spectacle-là ?

II.

HUGO.-

Mais le jour entre dans l'église
 Et l'on entend des cris d'effroi,
 C'est le Diable qui, par surprise,
 A fait, sur chaque front, le signe de la Croix !
 On se regarde, d'un oeil trouble :
 Le sénéchal est balafé
 Et v'là que d'une corne double
 Le comte a le front (geste) décoré
 Le marquis est marqué de même
 Et le Grand Bailli l'est aussi;
 Sa noble épouse, en robe crème,
 Horreur ! montre un triple seurcil !

(il rit)

KIEK.-

Ne ris donc pas comme cela, etc.

III.

HUGO.-

Les prêtres qui disent la messe
 Se retournent très étonnés
 Et tous - il faut qu'on le confesse -
 Ont l'air de ramoneurs barbouillés jusqu'au nez ...
 Le suisse avec sa hallebarde
 Accourt mais il s'est - dirait-on -
 Lavé la face par mégarde
 Dans un bassin plein de goudron
 Si l'auteur de ce trait énorme
 Est découvert, il le paiera....
 Car déjà la Justice informe
 Mais bien malin qui le prendra.

(il rit) (tout le monde rit)

KIEK.-

Il faut bien rire de cela ...

HUGO.-

Voilà que rit papa !

TOUS.-

Voilà que rit papa !

KIEK.-

Je ne peux plus me retenir de rire.

TOUS.-

Et vous avez cent fois raison, papa !
 Pas moyen de se l'interdire
 Lorsque l'on songe à ce spectacle-là !

SCENE IV.

LES MEMES - LE SERGENT DU GUET .

(On entend battre le tambour sur la place)

Le tambour du crieur
 Retentit sur la place
 Que le silence se fasse

Écoutez la teneur
 De l'édit du gouverneur !
 Silence !
 Le tambour s'avance
 Écoutez, écoutez en silence .

(Roulement du tambour; on a passé un tabouret au sergent qui se tient sur le seuil de la porte, de façon à parler à la fois au peuple qui écoute sur la place et aux clients de la boutique .

CHANSON DU GUET

Halte là !
 Bourgeois, nous voilà !
 Voilà le guet qui est toujours gai
 Toujours dispos, jamais fatigué
 Grâce à nous la ville est tranquille
 Saluez, la garde civile
 Halte là, Voilà ! voilà !
 La garde civile .

LE SERGENT.- Par ordre de S.E. le capitaine gouverneur général, il est fait assavoir à tous et un chacun qu'une récompense de cent écus sera accordée à celui qui dénoncera au magistrat de la ville de Louvain l'auteur du sacrilège commis ce matin à l'église cathédrale .

CHOEUR DE SORTIE .

Bien osé celui qui rira
 La justice s'en mêle avec le magistrat
 Fini le temps, fini le temps de rire
 Celui qui rit, ah ! demain pleurera
 Il faudra bien se l'interdire,
 Tant pis, tant pis pour qui plaisantera !

(Sortie générale, Hugo entre dans la salle à manger .)

SCENE V.

LE SERGENT - KIEK.

KIEK.- Que diriez-vous d'un doigt de Malaga ? avant de continuer votre tournée, Monsieur le sergent ?

SERGENT.- Un enfant de Mars ne refuse jamais les présents de Bacchus, honoré Monsieur Kiek.

KIEK.- (à une servante) Verse-nous deux verres de Malaga et porte au tambour un broc de Peterman

SERGENT.- La recette a été bonne aujourd'hui ?

KIEK.- On ne peut pas se plaindre.

SERGENT.- A votre santé !

KIEK.- J'espère que vous mettiez bientôt la main sur le mauvais plaisant qui (il boit).... Entre nous, avouez qu'elle est bien bonne

SERGEANT.- Je ne veux pas vous contrarier, à cause de votre Malaga, qui m'a l'air encore meilleur..... remplissez-moi donc ... mais bonne ou pas bonne, on est décidé en haut lieu à faire un exemple. Le sénéchal rageant d'avoir été ridicule, a pris spécialement cette affaire sous son bonnet .

KIEK.u Une rancune de sénéchal, c'est comme une langue de femme : c'est inusable.

SERGEANT.- Il faut dire aussi que les étudiants en prennent trop à leur aise depuisquelque temps avec les bourgeois .

KIEK.- Ça, c'est vrai ! Si vous saviez tout ce qu'ils me font voir, tous ces galopins à qui je loue mes chambres là-haut.... Et vous espérez qu'on découvrira ?

SERGEANT.- On découvrira Et voici pourquoi on découvrira. Le sacristain qui est entré le premier dans l'église ce matin, a trouvé, près du bénitier, un flot de rubans qu'il a porté à la justice : c'est comme si le coupable avait laissé, sans le savoir, sa signature; il suffit de retrouver le costume auquel manque ce flot de rubans, car un noeud comme celui-ci ne va jamais sans un autre noeud tout semblable. Seulement, ce que je vous dis là, Monsieur Kiek, il faut que tout le monde l'ignore

KIEK.- Evidemment, il ne faut pas donner l'éveil ... à l'écervelé qui

SERGEANT.- Dites au sacripant, Monsieur Kiek ! (il boit). Je vous présente mes devoirs

KIEK.- Vous êtes bien honnête, Monsieur le Sergent. (Le sergent fait mine de sortir.)

SERGEANT.- Voici de la visite pour vous, Monsieur Kiek. C'est bien vexant de n'avoir pas le temps de rester davantage ... (Il s'éloigne.)

KIEK.- (qui l'a rejoint) Mais c'est Christine et la tante !... Entrez ! entrez ! Ne vous occupez pas de la carriole ; Jacob est là pour la rentrer. Ah ! mon Dieu, comme c'est agréable à voir, une jolie fille toute jeune avec une tante qui l'a été.

(Entrent Christine et la Tante)

SCENE VI

CHRISTINE - LA TANTE - KIEK

LA TANTE.- Qui a été quoi ?

KIEK.- Qui a été jeune et qui est toujours jolie. (Au public)
 Ça lui fait tant de plaisir... (haut) Quel petit air
 d'innocence, elles vous ont toutes les deux. (à Hugo qui
 ouvre la porte de la salle à manger) Viens donc voir,
 Hugo

DUO D'ENTREE

ENSEMBLE.- Rien qu'à voir notre maintien
 Tout le monde le sait bien:
 Nous venons de Montaigu,
 Pays de la vertu !

LA TANTE.- Nous voici faisant le petit voyage
 Que, tous les deux mois, nous entreprenons .

CHRISTINE.- Il nous faut de tout pour notre ménage
 Nous venons, parrain, aux provisions .

LA TANTE.- Le long du chemin, s'il faut vous le dire,
 Nous avons déjà, mon Dieu, récolté

CHRISTINE.- Moi plus d'un baiser (geste d'envoyer un baiser)

LA TANTE.- Moi plus d'un sourire

ENSEMBLE.- Y en avait tant qu'on n'a pas compté.

CHRISTINE.- Cela n'a d'ailleurs aucune importance.

LA TANTE.- Car pour la tenue et pour la décence

ENSEMBLE.- Rien qu'à voir notre maintien, etc.

LA TANTE.- Et notre visite d'aujourd'hui a encore un autre but,
 Philidor.... Vous n'avez pas oublié, j'espère

KIEK.- Quoi ?

LA TANTE.- Que c'est dimanche prochain la procession de Montaigu,
 le grand pèlerinage aux chandelles

CHRISTINE.- Et que, comme tous les ans, vous êtes nos invités,
 Hugo et vous .

HUGO.- Je ne l'ai pas oublié, ma cousine

KIEK.- Mais moi je l'ai oublié tout-à-fait.... Si bien oublié que
 j'ai promis de me trouver avant dimanche à Anvers pour un
 marché d'huile de colza.

LA TANTE.- Vous ne pouvez pas y aller tout de suite, à Anvers ,
et revenir dimanche par Montaigu ? Voyons, Philidor,
un effort

HUGO.- Papa, vous pouvez prendre ici sur la place la diligence
dans un quart d'heure.

(Christine lui fait un signe d'intelligence)

LA TANTE.- Je suis capable de tout pour vous avoir à Montaigu .
Moi aussi, j'ai une affaire à régler à Anvers, chez mon notaire.

KIEK.- Vous m'accompagneriez, Euphrasie ?

LA TANTE.- Je vous accompagnerais, Philidor !

KIEK.- Dans cette voiture dont les coussins sont rembourrés de
noyaux de pêche ?

CHRISTINE.- Et moi ?

LA TANTE.- Ah ! non... pas toi

KIEK.- Votre tante et moi nous avons à parler de beaucoup de choses
qu'une jeune fille ne peut pas savoir

LA TANTE.- Tu resteras ici; nous te confions à Hugo.... s'il veut
bien se charger de toi, bien entendu .

HUGO.- Oui, oui, ma Tante..... soit , je veux bien

KIEK.- Et Christine ?

CHRISTINE (vivement) Oui, oui, son père.... s'il le faut (en bais-
sant les yeux) et puisque ma tante le désire .

HUGO.- (poussant son père) Alors, papa, ne traînez pas .

CHRISTINE.- (poussant sa tante) Vous avez tout ce qu'il vous faut,
ma Tante ?

KIEK.- Il me semble que tu est bien pressé de me voir m'en aller .

LA TANTE.- Tu m'as l'air de souhaiter que la diligence soit déjà
loin

COUPEET DES RECOMMANDATIONS

KIEK.- Rien qu'à voir ton père partir,
LA TANTE Rien qu'à voir s'éloigner ta tante,
KIEK.- Tu m'as l'air de te divertir ?....
LA TANTE.- On dirait que cela t'enchante.
KIEK.- Promets-moi, pourtant, mon garçon
En mon absence d'être sage.

LA TANTE.- Grave-toi bien là ma leçon
Ma nièce, ne sois pas volage
KIEK.- Si tu suis bien ce bon avis
LA TANTE.- Ce bon avis, si tu le suis
De toi je serai bien contente.

CHRISTINE.- Oui , ma Tante .

KIEK.- Ton père se réjouira

HUGO.- Oui, papa.

TANTE ET KIEK.- Cette promesse c'est un gage
De la raison, vous avez l'âge.

CHRISTINNE & HUGO.- Bon voyage !

II.

KIEK.- Garçon , je te rapporterai
LA TANTE. Je te rapporterai, Christine,
KIEK.- Un beau ceinturon mordoré
LA TANTE.- Une fourrure palatine.
KIEK.- Garde-toi bien des garnements
Qui logent là-haut à l'étage.
LA TANTE.- Christine, éloigne les galants
Leur ramage vaut leur plumage.

KIEK.- Si tu suis bien, etc. etc.

(Sur les derniers vers, la servante et Jacob ont apporté les sacs de nuit. On entend les grelots de la diligence. On s'embrasse à tort et à travers . Bousculade.)

KIEK.- (très affairé). De l'ordre et du calme . Tu m'as bien compris, Hugo ?.... Et surtout évite bien les mauvais sujets de là-haut.... des sacripants qui, à l'église, remplacent l'eau bénite par de l'encre, Christine

LA TANTE.- (en sortant) Ne te montre pas à ces enjôleurs

CHRISTINE.- Non, ma Tante.

LA TANTE.- (revenant sur ses pas.) Christine !

CHRISTINE.- Ma Tante ?

LA TANTE.- Ils ne sont bons qu'à semer le désespoir dans les familles.
Ne l'oublie pas , Christine

(reprise du refrain) (Christine et Hugo sont sur le pas de la porte; Kiek et la Tante sont dans la coulisse où ils montent en diligence.)

LA TANTE.- Tu le vois, je suis confiante
 CHRISTINE.- Oui, ma Tante !
 KIEK.- A toi ton père se fie ...
 HUGO.- Oui, papa !
 ENSEMBLE.- Ces promesses, ce sont des gages
 Avez-vous bien (tous les bagages !
 Nous avons bien (tous les bagages !
 Bon voyage !

(On entend les grelots de la diligence qui s'éloigne. Hugo et Christine agitent leurs mouchoirs sur le pas de la porte.)

S C E N E VII

CHRISTINE - HUGO

(Hugo fait un pas de dans, Christine l'imite avec quelque timidité).

CHRISTINE.- (riant) Eh bien ?

HUGO.- Eh bien, quand les chats sont partis, les souris dansent, ma cousine.... Sapristi que vous êtes jolie, Christine ; chaque fois que je vous revois ...

CHRISTINE.- (minaudant) Depuis que nous nous connaissons, j'ai pu faire quelques progrès .

HUGO.- Ah ! Christine, je vous vois encore, haute comme une botte de grenadier, cueillant dans votre jardin de Montaigu des bouquets aussi grands que vous ?

CHRISTINE.- Ah ! oui, avons-nous assez couru les bois de la Campine, rempli nos tabliers de myrtilles et de noisettes !

HUGO.- Que de bons souvenirs j'ai gardés de mes vacances chez vous, Christine !

D U O

CHRISTINE.- Rappelez-vous, levés dès l'aube,

HUGO.- Nous courions les chemins à deux

CHRISTINE.- Je crois encor voir votre robe,

HUGO.- Et le ruban de vos cheveux.

CHRISTINE.- Rappelez-vous sur le grand chêne

HUGO.- Je vous aidais à vous jucher

CHRISTINE.- Que pour vous j'allais dénicher .

HUGO.- Rappelez-vous donc les lectures

CHRISTINE.- Que nous faisons dans le verger .

HUGO.- Les merveilleuses aventures

CHRISTINE.- Qu'ensuite on contait au berger .

HUGO.- Rappelez-vous nos escalades

CHRISTINE.- Eh chantant de vieilles chansons !

HUGO.- Ces chansons, je les sais encore:

CHRISTINE.- C'étaient de vieux airs du pays .

HUGO.- D'où nous venaient-ils ? Je l'ignore ...

CHRISTINE.- Qui donc nous les avait appris ?

CHRISTINE.- C'était quelque vieux garde-chasse.

HUGO.- C'était le mendiant qui passe !
Attendez-donc, vous souvient-il
D'un air charmant et puéril

CHRISTINE. - (parlé) La chanson de Louvain ?

VIEILLE CHANSON

CHRISTINE.-
Enfant, toi dont le coeur varie
Conserve tes amours
La maison c'est tout. La Patrie
Tu dois l'aimer toujours.....
Le vieux clocher de ton village
Le chaume du vieux toit
C'est le bonheur tranquille et sage,
Enfant, rappelle-toi !

HUGO.- Cette chanson, chère, je l'aime
Comme le chant du pays même.

CHRISTINE.- Je ne sais quels subtils parfums
S'exhalent de ces jours défunts !

HUGO.- Je vous nommais chère petite femme

CHRISTINE.- Je vous nommais mon cher petit mari .

HUGO.- Avons-nous ri ! avons-nous ri !

CHRISTINE.- Nous étions fous, je le proclame
Ne pensons plus à tout cela.

HUGO.- Quoi ! ne plus penser à cela ?

CHRISTINE.- Ne disons plus ces choses-là ?

HUGO.- Ne plus dire ces choses-là ?

CHRISTINE.- Ce sont des bêtises ...
Ce sont des sottises ...

HUGO.- Mais non vraiment
C'était charmant !

(Reprise de la vieille chanson .)

HUGO.- Enfin, ça vous fait tout de même plaisir de vous trouver
à Louvain avec moi ?

CHRISTINE.- Je suis heureuse de me trouver à Louvain .

HUGO.- Avec moi

CHRISTINE.- Mais certainement

HUGO.- (plaintif) Comme vous avez dit ça ...

CHRISTINE.- C'est que je ne sais pas le dire autrement. Ce qui me fait plaisir c'est de me trouver dans une ville toute pleine de jeunes gens riches, nobles, élégants, qui sont venus de tous les coins du monde pour s'instruire ... et pour verser de l'encre dans les bénitiers Ce n'est pas vous, Hugo, qui verseriez

HUGO.- Moi! Vous me croyez un innocent parce que vous m'avez vu tout à l'heure répondre : oui, papa ! Mais je suis un garnement, Christine, je suis un mauvais sujet !.... C'est au point que, quelquefois, je m'en effraie moi-même ... A force de me trouver avec les étudiants qui logent ici, je suis devenu une espèce de; tenez, ma cousine, vous me croirez si vous voulez, mais je suis capable je suis capable un de ces jours de prendre une maîtresse !.

CHRISTINE.- (saisie) Hugo, je ne vous crois pas ; mais, ces étudiants... ils en ont, des maîtresses ?

HUGO.- Ils en ont tous, Christine ! Mais il ne faut pas le dire, c'est défendu par les autorités académiques .

CHRISTINE.- Et quand vous vous trouvez avec eux, vous voyez leurs maîtresses aussi ?

HUGO.- Comme je vous vois, Christine ! Ah ! ils s'y entendent, allez, pour mener joyeuse vie ! Tenez, ils savent, maintenant que papa est parti, qu'ils sont maîtres de la maison

CHRISTINE.- (sursautant) Ils vont venir ici ?

HUGO.- Ils se risquent déjà, ils épiant je les ai entendu remuer à la galerie comme des rats; oui, je les entends Vous feriez bien de vous cacher, là-bas, dans le cabinet de papa.

CHRISTINE.- Vous croyez qu'il faut que je me cache ?

HUGO.- Vous n'y pensez pas, ma cousine, après ce que vous avez promis à votre tante ?

CHRISTINE.- Et vous, qu'avez-vous promis à votre père ?

HUGO.- Mais moi, je suis un homme, ce n'est pas la même chose !
(On entend du bruit et des éclats de rire à la galerie).
Sauvez-vous, voulez-vous bien vous sauver ! par ici, par ici !
(il l'entraîne vers le cabinet, lui ouvre la porte et revient dans la boutique que les étudiants envahissent peu à peu).

SCENE VIII

GRANDMAISON, MACARI, VAN BRUCK, de TREMOL, BOULANDOFF, TRUMBERLAND,
HUGO, LES ETUDIANTS
CHRISTINE (sur le pas de la porte du cabinet et s'efforçant de se
dissimuler)

CHOEUR

(Christine sur le seuil, fait des fioritures)

La maison est à nous !
C'est nous, c'est nous les maîtres !
Ouvrons au large, ouvrons les portes et fenêtres !
Soyons gais, soyons fous !
La maison est à nous !

GRANDMAISON.- Loué soit ton père entre tous les épiciers, ami Hugo !

MACARI.- Evviva Kieke !

VAN BRUCK.- Leve Kiek !

TRUMBERLAND. Hip ! Hip ! Hurrah ! for Kiek !

de TREMOL.- Au nom des 24 années que j'ai passées à l'Université
je demande que le nom de Kiek soit inscrit au livre d'or de
l'Epicerie .

HUGO.- Croyez, Messieurs, que mon père sera bien touché quand il
apprendra

de TREMOL.-que nous avons bu tout ce qu'il y a de bon à boire
dans sa boutique !

HUGO.- Permettez !.....

GRANDMAISON.- Pour commencer, je mets aux voix le programme des
fêtes et des cérémonies . (Les étudiants circulent dans la
boutiques, croquent ça et là des fruits ou des friandises).
Quelqu'un a-t-il une proposition à faire ? Vous, le Russe

BOULANDOFF.- Par St. Vladimir, je propose que chacun entre ici
monté sur un cheval

GRANDMAISON.- Et qu'en boive du kummel jusqu'à ce qu'en en tombe ...
Non, mon ami, c'est trop russe ça vous nous l'avez fait
faire une fois

VAN BRUCK.- Je suis pour un concours de fumeurs de pipes : personne
ne parle et personne ne bouge.

GRANDMAISON.- Vous trouvez ça gai, vous ?

TOUS .- Non, non, non !

MACARI.- Què cè què vous diriez d'une balle in maschero ?

VAN BRUCK.- Le même sose comme le passée semaine, neen, neen !

MACARI.- Avé oune concours dé mollets

PLUSIEURS.- Nous connaissons tous les mollets de Louvain !

GRANDMAISON.- Quel dommage qu'Alvarez ne soit pas ici, il aurait vite fait d'inventer un programme, lui

HUGO.- Ah ! Alvarez ! le bout-en-train de l'Université .

de TREMOL.- Notre maître à tous ! Depuis 24 ans que

HUGO.- Savez-vous ce qu'on m'a raconté ? Que sa famille a encouru en Espagne la disgrâce de Ferdinand VI mais que le plaisir d'être étudiant à Louvain l'en console complètement.

MACARI.- On dit qu'en amour

GRANDMAISON.- Oh ! en amour, on n'en dira jamais assez. Alvarez a un sourire et des ceillades auxquels se laissent prendre toutes les femmes ! Tous les moyens de séduction, il les connaît ! Il est partout où passe la beauté, derrière les rideaux de l'alcôve, dans les armoires, dans l'encoignures des loges de théâtre ! Sa bourse est tantôt plate, tantôt ronde; il est chez lui dans un palais comme dans une mansarde; il a l'amitié de tout le monde et tire l'épée avec n'importe qui

HUGO.- (enthousiasmé) C'est un héros, un capitain, un séducteur !

GRANDMAISON.- C'est mieux que tout ça, c'est un étudiant !

SCENE IX

LES MEMES - ALVAREZ

LE DUC (entrant) Un étudiant ! Et il n'est pas de plus beau titre au monde !

TOUS .- Bravo Alvarez ! Alvarez !

COUPLETS DE L'ETUDIANT

Aimant toute femme jolie
 Aimant les arts et la beauté,
 Je goûte à travers ma folie
 L'ivresse de la liberté !
 Dans les farces être homérique
 Braver les lois, rosser le guet,
 Aux magistrats faire la nique
 Est-il un plaisir plus coquet ?

Quand ainsi l'on boit et l'on aime
 Amis, c'est le bonheur suprême
 Des arts, des femmes et du vin
 Le vrai paradis, c'est Louvain !

II.

Qu'ils mènent donc joyeuse vie
 A Louvain, les étudiants !
 Ils sont sans morgue et sans envie.
 S'instruisent quand ils ont le temps !
 Nous ne sommes pas sur la manche
 Du jeune amant, du vieil époux
 Mais par une juste revanche,
 Les femmes sont folles de nous !

Quand ainsi l'on boit, etc .. etc....

GRANDMAISON.- C'est un peu grâce à toi, Alvarez, que nous sommes
 les maîtres de Louvain, maîtres de la rue, des tavernes, de tous
 les endroits où l'on s'amuse !

ALVAREZ.- Qui chacun sait que l'on nous voit
 Dans la taverne où l'on ripaille
 Dans les cabarets où l'on boit
 Mais jamais aux cours où l'on baille.

HUGO.- Vous a-t-on raconté, Alvarez, la farce du bénitier ?

ALVAREZ.- On me l'a racontée et, comme vous tous, messieurs, j'en
 ai frémi d'indignation. Espérons que ce n'est pas un étudiant
 qui a osé car enfin, peut-on concevoir que ? (il
 éclate de rire, tout le monde fait chorus).

GRANDMAISON.- (entrant) Ne riez pas, ne riez pas, il y a du nouveau !

TOUS.- Quoi donc ?

GRANDMAISON.- Le sénéchal vient de publier un nouvel édit. J'ai copié
 l'affiche au coin de la rue.

TOUS.- La lecture ! (musique du guet, en sourdine)

ALVAREZ.- (lisant) "Attendu que le profanateur du bénitier doit être
 puni d'une façon spéciale est exemplaire;
 "Attendu que le sergent chargé d'appréhender le coupable n'est
 "pas encore parvenu à l'arrêter;
 "Le Sénéchal ordonne :
 "Le coupable sera condamné à porter sur son dos, pendant six
 "semaines, le bénitier attaché par des bretelles fermées avec
 "une serrure secrète dont nous, Sénéchal, détiendrons la clef;
 "Et aussi longtemps que le coupable ne sera pas arrêté, le dit
 "sergent portera lui-même le dit bénitier sur son dit dos."
 (Rires généraux).

de TREMOL.- Que dites-vous de cet édit là ?

ALVAREZ.- Il aura le même sort que les autres édits. Les édits sont
 faits pour être transgressés. Rappelez-vous celui qui nous
 interdit d'habiter avec nos maîtresses.

TOUS.- Chut ! Chut !

ALVAREZ.- Eh bien que, dans une heure, chacun soit ici avec sa chacune. Nous ferons une fête monstre !

TOUS.- Bravo ! Bravo ! Zeer wel ! Brava ! Very good ...

ALVAREZ.- Toi, Hugo, tu vas courir avertir, par la ville tous nos camarades.

HUGO.- C'est que

TOUS.- Quoi ? Quoi ?

ALVAREZ.- Ton père t'a peut-être recommandé de garder la maison ? Retourne donc près de ta nourrice, bambino !

HUGO.- Si vous le prenez comme ça, je vous ramène toute l'Université .

Pour le choeur de sortie
reprise du Choeur d'entrée.

SCENE X.

ALVAREZ - CHRISTINE .

(Alvarez sort le dernier. Au moment où il va passer la porte de la rue, il aperçoit Christine qui se tient sur le pas de la porte du cabinet du père Kiek, croyant tout le monde parti. Elle pousse un petit cri en le voyant .)

CHRISTINE.- Oh !

ALVAREZ.- Caramba ! la jolie fille ! Puis-je vous demander, Mademoiselle, à quel bon sort je dois une aussi heureuse rencontre ?

CHRISTINE.- Moi, je suis chez mon parrain, Monsieur. Mais vous-même ?

ALVAREZ.- Je suis étudiant et je loge au premier étage de la maison. Vous n'habitez pas Louvain, car si je les avais vus une seule fois, je n'aurais plus jamais oublié ces yeux malicieux, ces charmes qu'embellissent la modestie et la simplicité, ces mains de fée.... savez-vous que vous avez des mains de fée, mademoiselle ?

CHRISTINE.- Je sais que vous êtes un flatteur, Monsieur l'étudiant.

ALVAREZ.- Et des lèvres dont une infante royale serait jalouse...
Savez-vous que vous avez des lèvres dont

CHRISTINE.- Mais vous me faites rougir, Monsieur l'étudiant .

ALVAREZ.- C'est le seul moyen que vous ayez d'être encore plus jolie. Vous ne pourriez pas me causer plus de bonheur : c'est comme si vous me disiez : "Je veux vous plaire, Alvarez."

CHRISTINE.- Vous vous appelez Alvarez ?

ALVAREZ. - Oui, Et vous ?

CHRISTINE.- Je m'appelle Christine. Je suis de Montaigu, une simple villageoise, tout étonnée de parler à un élégant cavalier, à un seigneur, peut-être

ALVAREZ.- Moi ! Hélas, jolie Christine, je ne suis qu'un pauvre étudiant, proscrit de son pays Voulez-vous me permettre ... ? (Il s'incline et lui baise la main.)

CHRISTINE.- Prenez garde Si Hugo vous voyait

ALVAREZ.- Hugo ? (riant) Allons donc !

CHRISTINE.- C'est mon cousin et nos familles nous ont fiancés (geste d'Alvarez)... quand nous avions deux ans, mais ce n'est pas un vrai étudiant, lui

ALVAREZ.- Qu'est-ce que vous appelez un vrai étudiant ?

CHRISTINE.- Mon oncle dit toujours que les vrais étudiants, c'est ceux qui n'étudient pas comme vous

ALVAREZ.- Ah ! ce sont les jeunes gens studieux que vous aimez, mais j'en suis un, jolie Christine.

CHRISTINE.- Ne dites pas de mensonge ... c'est très vilain ... J'étais dans cette chambre quand vous avez proposé tout à l'heure à vos camarades d'organiser une fête ce soir .

ALVAREZ.- (malgré lui) Et vous avez eu l'air de tomber des nues quand je vous ai aperçue à l'instant .

CHRISTINE.- Oh !... Je n'ai pas entendu tout.... ce n'est qu'à la fin que je me suis enhardie à entrebâiller la porte

ALVAREZ.- Vous êtes délicieuse....

CHRISTINE.- Curieuse.... un petit peu curieuse

ALVAREZ.- Mais la fête sera tout ce qu'il y a de plus honnête, vous savez !

CHRISTINE.- Bien vrai ?

ALVAREZ.- Bien vrai ! On lira des vers, on discutera théologie

CHRISTINE.- Je ne croirais cela que si je le voyais. Ah !. si je pouvais voir

D U O

CHRISTINE.- Je voudrais être une souris trottant partout ...
 Nul ne pourrait me voir et moi je verrais tout ...
 Oui je voudrais bien être une souris jolie !
 Car je voudrais savoir par quels beaux arguments
 En s'enfermant la nuit dans une épicerie,
 On discute entre étudiants
 Théologie .

ALVAREZ.- Méfiez-vous ! Ah ! c'est un cas bien délicat :
 Car la souris souvent est prise par le chat.
 On doit, étant petit, être prudent quand même
 Le chat ne choisit pas quand s'aiguisent ses dents
 Et c'est, chère Christine, une douleur extrême
 De voir ainsi croquer les gens
 Quand on les aime .

CHRISTINE.- Votre observation me touche
 Eh bien, je voudrais dans ce cas
 Être une mouche

ALVAREZ.- Une mouche !

CHRISTINE.- La mouche qui voit tout et que l'on ne voit pas
 Qui , d'une aile souple et légère,
 Va, vient, court, voltige, erre
 Monte, descend, frôle le sol

ALVAREZ.- Méfiez-vous, amie ! On prend la mouche au vol !
 Chère, faites un autre vœu
 Souhaitez une forme nouvelle.

CHRISTINE.- Eh bien! je voudrais être ... une bête à Bon Dieu
 Je vous être coccinelle .

ALVAREZ.- Une coccinelle, oui, ça me séduit
 On ne les prend pas, c'est bien trop petit .
 C'est trop joli, c'est trop gentil .

ENSEMBLE.- (Oui, si vous étiez coccinelle
 (Oui, si j'étais coccinelle
 (je pourrais sans danger
 (vous pourriez sans danger
 (Par moi-même juger
 (Par vous-même juger
 Si notre fête est belle !
 votre

CHRISTINE.- Mais hélas, je ne le suis pas coccinelle

ALVAREZ.- Ce n'est pas absolument nécessaire.

CHRISTINE.- Vous connaissez un autre moyen .

ALVAREZ.- (vivement) Oui.

CHRISTINE.- Ah !

ALVAREZ.- Seulement, vous ne voudrez pas ...

CHRISTINE.- Dites toujours ...

ALVAREZ.- Et pourtant c'est si simple

CHRISTINE.- Parlez donc .

ALVAREZ.- Voilà, je vous présente à mes camarades comme un étudiant étranger.... tenez ... un Suédois, nouvellement débarqué à Louvain .

CHRISTINE.- Un étudiant, moi, avec cette robe ?

ALVAREZ.- Justement, pour que vous passiez pour un homme, je vous prête un costume à moi.... (geste de stupéfaction de Christine) Vous voyez bien que c'est impossible .

CHRISTINE.- Je ne trouve pas .

ALVAREZ.- Alors ?

CHRISTINE.- Mais alors, c'est dit, ça va !

ALVAREZ.- Je cours dans ma chambre vous chercher ce qu'il vous faut. (bruit à la porte).

CHRISTINE.- Vite !. on vient ! Vous me le porterez dans ce cabinet, votre costume. Exit par la porte intérieure (Alvarez monte l'escalier de la galerie; Christine entre dans le cabinet .)

S C E N E X I

LES ETUDIANTS, LES DOMESTIQUES (ballet) puis ALVAREZ.

CHOEUR DES ETUDIANTS.

Quand ainsi l'on boit et l'on aime
Amis, c'est le bonheur suprême !
Des jeux, des femmes , du vin
Le vrai Paradis c'est Louvain !

(aux domestiques qui entrent)

Par ici, par ici; déballez les paniers
A vos pièces chacun, comme des canonniers !
Chaque panier est-il rempli ?
(Les domestiques font signe : oui, oui, oui!)
N'y a-t-il pas d'omission ?
(Idem : non, non , non !)
Chacun sera-t-il bien servi ?
(Idem : oui, o ui, oui !)
Faut-il qu'on fasse des façons ?
(Idem : non, non, non !)

(Alvarez entre sur les dernières mesures, remonte au fond pour s'assurer que la porte de la rue est bien fermée et vient se mettre au milieu des danseuses auxquelles il dit :

ALVAREZ. Allons ! enlevez ces guenilles
Vivent, vivent les cotillons !
C'en est assez d'être chenilles,
Belles, devenez papillons !

(les domestiques sont les maîtresses de ces messieurs. Ils rejettent leurs chapeaux, perruques et manteaux et apparaissent en costumes de leur pays; chacun embrasse sa chacune.)

de TREMOL.- (embrassant son amie.) Françoise !

VAN BRUCK.- (idem) Gertrude !

BOULANDOFF.- (idem) Nadia !

GRANDMAISON.- (idem) Antoinette !

TRUMBERLAND.- (idem) Mary !

MACARI.- (idem) Lucia !

TOUS.- Un baiser (imitation)
Deux baisers (idem)
Et voilà: voilà comme quoi
On sait ici tourner la loi !

MANOLA (à Alvarez) Tout un jour sans te voir ! J'ai cru mourir
trois fois de chagrin, Alvarez !

GRANDMAISON.- Alors c'est toujours le grand amour, vous deux !

MANOLA.- C'est-à-dire que moi je l'adore, mais lui ...

ALVAREZ.- Voyons, ma petite Manola .

MANOLA.- Oh ! je ne me plains pas. Tue-moi, piétine-moi, égratigne-moi, coupe-moi en morceaux, hache-moi en pâté, ça m'est égal, pourvu que je t'aime. Seulement, ne me trompe pas, Alvarez, ne me trompe jamais ! En amour pas de concession, jamais de concession. Une Espagnole là-dessus c'est du bronze soudé sur du granit .

COUPLLET DE MANOLA

A l'amant qu'elle s'est donnée,
Une Espagnole immole tout.
Dans une fièvre spontanée
La chair s'embrase et le sang bout .
L'amour jaillit comme une lave
Du cratère ardent de mon coeur
Mais à tes pieds je suis l'esclave,
L'esclave adorant son vainqueur .

(Danse espagnole reprise par tout le ballet .)

GRANDMAISON.-

Mais je demande que l'on danse
Le gentil menuet de France

(Danse française)

ALVAREZ.-

Et maintenant chacun demande
Une danse de la Zélande

(danse zélandaise)

de TREMOL.-

Il faudrait pour que je la susse
Que l'on dansât la danse russe.

(danse russe)

MACARI.-

Pour compléter cette folie
A nous la danse d'Italie.

(danse italienne)

TRUMBERLAND.-

Et maintenant ne vous déplaie
Finissons par la gigue anglaise.

(gigue anglaise)

(après la danse choeur général)

TOUS.-

Chacun embrasse sa chacune
On a son tour l'une après l'une
Du père Kiek, heureux séjour !
Vive l'amour !

ALVAREZ.-

Mais voyez donc ce pauvre Hugo

MANOLA.-

L'amour pour lui n'a pas d'écho.

de TREMOL.-

Ah! voyez quelle est sa détresse

ALVAREZ.-

Seuly Hugo n'a pas de maîtresse !

HUGO.- (sur le thème de la vieille chanson flamande)

Elle n'est pas ici, mais j'aime....

J'aime de tout mon coeur, j'aime plus que moi-même...

ALVAREZ.- (à part) Oui, je sais, je sais tout cela

Mais je vais mettre le hôla.

(à Hugo) Ne fais donc pas cette mine de Jean qui pleure.

(prenant Manola par la taille et la faisant passer)

Tiens, Hugo, voici Manola

Je te la donne pour une heure !

HUGO.-

Quoi, Madame, vous voulez bien ?

- MANOLA.- A mon amant je ne refuse rien
(lui donnant sa main à baiser)
Oui, je suis à toi pour une heure !
- TOUS.- Ah ! Ah ! Ah ! Ah !
Le joli jeu que voilà
Vive Hugo ! Vive Manola !
- GRANDMAISON (à qui Alvarez a parlé bas en lui montrant Hugo et Manola.)
Pour sceller cette union mièvre
Je propose un baiser de lièvre.
- TOUS.- Un baiser de lièvre, eh oui, c'est subtil.
- ALVAREZ.- C'est moi qui fournirai le fil .
- (Alvarez place Hugo et Manola à genoux, l'un devant l'autre, à une distance de deux mètres et met à chacun entre les lèvres, le bout d'un mince fil de soie, tout en chantant :)
- Pendant qu'à s'embrasser tous deux ils chercheront
Je vais vous présenter un nouveau compagnon .
- (parlé, bas à Hugo) Tu la connais, tais-toi
- (il remonte et entre dans le cabinet pendant que Hugo et Manola commencent à manger le fil et à se rapprocher. Musique rapprochant un peu).
- TOUS.- (pianissimo)
Il ne faut rien brusquer. Doucement. Pas de fièvre
Rien n'est plus délicat que le baiser de lièvre.
- (le fil casse)
- GRANDMAISON.- Le fil vient de casser .
- TOUS.- Le fil vient de casser ! C'est à recommencer !
- HUGO.- (parlé) Ça m'est égal, je vous embrasse quand même.
- (un peu avant la fin du chœur, Alvarez est sorti du cabinet avec Christine déguisée en étudiant qui voit le baiser de Hugo. Tout le monde se retourne. Hugo, interdit, reste à genoux devant Manola)
- ALVAREZ.- Je vous présente, amis
Un jeune étudiant arrivant de Suède
Un compagnon qu'en ce pays
Un renom de bravoure et de gaieté précède.
(Salutations)
- CHRISTINE.- Que fait ce monsieur à genoux ?
- HUGO.- (se relevant) Rien ! C'est une façon entre nous .

(Christine le regarde avec colère. Hugo se fait tout petit. Christine fait le tour de la société sur un rythme de menuet; Alvarez lui tient la main. Salutations. Au moment où elle passe devant Hugo que Manola tient à la taille, Hugo lui dit sur la musique :

HUGO.- (parlé) Je vous expliquerai, Christine.

CHRISTINE.- Restez, restez, Monsieur, avec votre Espagnole .

(Alvarez et Grandmaison les observent et sourient)

GRANDMAISON.- (A Christine, levant une coupe de champagne)

En signe de réjouissance
Je propose de boire à vous ce vin de France

CHRISTINE.- Oui, je veux vous faire raison
En buvant ce vin de champagne
Je sais une chanson
Que le cliquetis du verre accompagne

CHANSON A BOIRE

Banni l'émoi
Qui me tourmente
Liqueur charmante
Réjouis-moi ! (bis)

Un doigt de vin pris à propos
Est un remède à tous les maux.
C'est l'antidote
Du chagrin
Ça ravigotte
Ça met en train
Quand j'en bois
Je me crois
Cent fois
Plus heureux que les rois !

(Reprise en chœur à grand orchestre)

(On entend dans la rue la musique du guet. On écoute en silence.
Des coups violents ! "Ouvrez" .

1/2 Chœur

Qu'est-ce que c'est ?

1/2 Chœur

C'est le guet ! C'est le guet !

LE SERGENT.- (entrant avec huit hommes; il a le bénitier sur le dos)

Pourquoi, pourquoi tout ce tapage ?
Ca ne peut durer davantage !
Qu'est-ce que vous faites ici,
A peine Monsieur Kiek parti ?

ALVAREZ.-

Vous le voyez, on fait la fête
Et vous allez, brave sergent,
Pour que la fête soit complète
Boire ce vin qui vous attend.
(Il lui présente un gobelet)

LE SERGENT.-

Merci vous êtes bien honnête ...
Mais chacun connaît son métier
Et je vais, parmi vous, continuer l'enquête
Sur l'affaire du bénitier .

Je tiens dans ce sachet
Indice certain, preuve indiscutable
Qui vont me livrer le coupable.
Vous allez défiler devant, ^{moi} s'il vous plaît .

TOUS .-

AH ! Ah ! Ah ! Ah !
Drôle d'épreuve que cela !

(Reprise du menuet de la présentation. On défile deux par deux devant le sergent qui inspecte à mesure les costumes . Alvarez et Christine passent les derniers .)

LE SERGENT.- (brusquement)

Voici bien le ruban à l'autre apparié.

ALVAREZ.-

Mon habit ! le ruban, je l'avais oublié !....

Vrai ! Dieu !

LE SERGENT.-

Enfin ! le bénitier au diable

~~Vrai ! Dieu !~~

A moi les cent écus ! Nous tenons le coupable
Arrêtez-le .

ALVAREZ.- (se précipitant entre les gardes et Christine)

Sergent, non par ma foi,
Ce n'est pas lui

LE SERGENT.-

Qui donc est-ce

ALVAREZ & HUGO.- (ensemble)

C'est moi !

LE SERGENT.- (goguenard) (A Alvarez)

Je suis votre humble serviteur
Mais c'est vous qui faites erreur .

(A Hugo)

Et vous pas de plaisanterie
J'admire la chevalerie

ALVAREZ.- Vous ne toucherez pas à mon compagne
A vos armes, Messieurs ! que le sort s'accomplisse !

(tous tirent l'épée).

(à Hugo - parlé) : Toi petit, sauve-là... fuis, mon garçon.

(Christine s'enfuit avec Hugo)

(Combat à l'épée et chœur final)

LES ETUDANTS.- Vous ne les aurez pas
Parez donc cette botte
Méfiez-vous, soldats
S'y pique, qui s'y frotte.
Ferrez, coupez, parez, engagez, dégagez
Ils sont déjà bien loin, pour eux plus de dangers .

R I D E A U

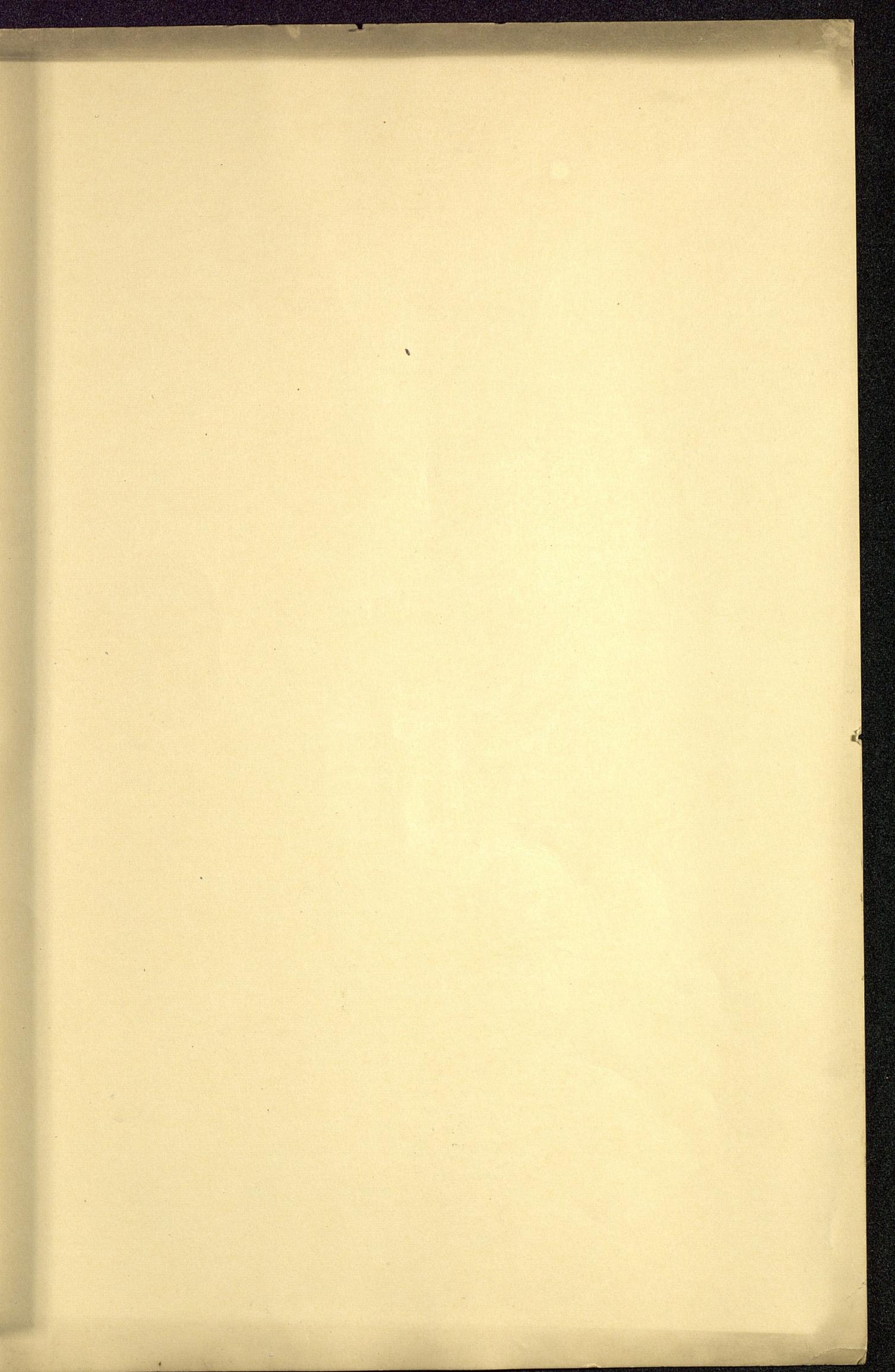
ALVARES -- Vous ne toucherez pas à mon compagne
A vos armes, Messieurs ! que le sort accomplisse !
(tous tirent l'épée).

(à Hugo - parlant) : Toi petit, assève-là... Tuais, mon garçon.
(Christine a'entrait avec Hugo)

(Combat à l'épée et choeur final)

LES ETUDIANTS -- Vous ne les surrez pas
Parez donc cette peste
Méfiez-vous, soldats
S'y pique, qui s'y frotte.
Bottes, coupes, pères, engages, dégages
Ils sont déjà bien loin, pour eux plus de dangers

H I D E A U







MLT 733

Deuxième acte

I MR

Chanson de Louvain

Le fond, la toiture et l'église de Montlige. Le sonnet...
un berceau de verdure; à gauche, l'église de la...
avec ses vitres pratiquement... l'auberge...
des Montlige.

SCÈNE I

LES VISITEURS installés dans le cabinet - L'AMBIGUOUS, puis MISS.
Les enfants laissent des pérorations derrière le rideau. Mais la table
de bois et l'on voit en outre l'auberge et ses gargues.

CHŒUR DES GARGUES

M's d'argy et de verges
Verges sans la sans grill;
Tul glans en vol balistar
De l'hablar van tad !
ave ! ave ! Marie .

L'AMBIGUOUS (à ses gargues)

Allons, du nord qu'on se vance !
Voilà les pérorins en tas.
Il leur faut tripe, blanc et noir.
Moultins gras et sans moultin !
A la Vierge ils demandent l'auberge
Mais quand on prie, le Dieu se...
Moultin fait dire bien vite !
C'est le grand jour de Montlige !

(Moultin de l'argy, avec ses baluches sur l'épaulé)
(L'ambiguos et ses gargues rient dans l'auberge).

SCÈNE II

CHRISTINE - MISS

(Elle se dirige vers la porte de la maison de la tante)

CHRISTINE - (entrant dans le cabinet de la tante) Pst ! Vous arrivez
de Louvain ?

MISS - Ah ! c'est vous ... mademoiselle. (Il marche vers elle) J'ai
rivé de Louvain à pied, je ne suis levé que l'aurore, lui Ma-
demoiselle ... Vous êtes toujours blonde après tout depuis que
je vous ai révisé avec vous ?

CHRISTINE - Toujours .

MISS - Oh bien, alors, moi je continue à être blonde après vous .

CHRISTINE - Comme le bien entendu ! Et n'oubliez pas de le faire en-
voir à Mlle Lucie.

DEUXIEME ACTE .

Au fond, le tertre et l'église de Montaigu. A gauche, premier plan, un berceau de verdure; à gauche, deuxième plan, la maison de la Tante avec porte et fenêtre praticable, au 1er étage; à droite, l'auberge des Pèlerins .

S C E N E I .

LES PELERINS invisibles dans le cabaret - l'AUBERGISTE, puis HUGO.

(On entend le chant des pèlerins derrière le rideau. Puis la toile se lève et l'on voit en scène l'aubergiste et ses garçons .

CHOEUR DES PELERINS

In't dorp op de bergen
Versch een in eene grot;
Vol glans en vol luister
De Hoeder van God !
Ave ! Ave ! Maria .

L'AUBERGISTE (à des garçons)

Allons, du nerf; qu'on se remue !
Voici les pèlerins en vue,
Il leur faut tripe, bière et pain,
Saucisse grasse et noir boudin !
A la Vierge ils chantent louange
Mais quand on prie, il faut qu'on mange
Chacun doit être bien reçu :
C'est le grand jour de Montaigu !

(Entrée de Hugo, avec son baluchon sur l'épaule)
(L'aubergiste et ses garçons rentrent dans l'auberge).

S C E N E II.

CHRISTINE - HUGO

(Hugo se dirige vers la porte de la maison de la Tante)

CHRISTINE.- (sortant doucement de la tonnelle) Pst ! Vous arrivez de Louvain ?

HUGO - Ah ! c'est vous ... mademoiselle .(il marche vers elle) J'arrive de Louvain à pied, je me suis levé dès l'aurore, oui Mademoiselle Vous êtes toujours fâchée après moi depuis que je vous ai ramenée chez vous ?

CHRISTINE.- Toujours .

HUGO.- Eh bien, alors, moi je continue à être fâché après vous .

CHRISTINE.- Comme de bien entendu ! Ne manquez pas de le faire savoir à Melle Manola.

HUGO.- C'est convenu. Ne manquez pas de l'écrire à M. Alvarez !
Mon père est-il revenu d'Anvers avec votre Tante ?

CHRISTINE.- Ils sont arrivés ce matin . Ils sont ici.

HUGO.- Votre tante a dû être bien étonnée de vous trouver à Montaigu ? ~~Comment avez-vous expliqué ,... ?~~ *Dites moi, ma petite Christine*

CHRISTINE.- ~~Je lui ai dit que je m'ennuyais à Louvain et que j'étais rentrée ici par la diligence.....~~

HUGO.- ~~La diligence ! Je m'en souviendrai de ce trajet de Louvain à Montaigu ! Six lieues à pied dans la nuit noire , et arrivé à Montaigu vous m'avez congédié sans même me permettre de me reposer, ne fût-ce que dans votre grange !~~

CHRISTINE.- ~~Quand on emprunte au lièvre ses baisers, on doit aussi lui emprunter ses jambes .~~

HUGO.- Ma petite Christine !

CHRISTINE.- Je ne suis plus votre petite Christine.

HUGO.- C'est bon .

CHRISTINE.- Dites-moi en deux mots maintenant ... Après notre fuite, que s'est-il passé dans la boutique ? *Vous ne répondez pas ?*

(Hugo ne répond pas) Je vous en prie, mon petit Hugo.

HUGO.- Je ne suis plus votre petit Hugo.

CHRISTINE.- Oh !. ne m'agacez pas, ne m'agacez pas ! Prenez garde ! Vous ne voulez pas me dire comment s'est terminé le combat entre les étudiants et le guet ?

HUGO.- Soit; je consens à vous confier que personne n'a été blessé ni même tué, ~~que la prime pour l'arrestation du voleur d'encre dans le bénitier a été portée de 100 à 200 sous~~ *que le sergent continue à s'accrocher sous le poids du bénitier* ~~porter le bénitier sur son dos.~~

CHRISTINE.- Et Alvarez ?

HUGO.- Ah ! quant à Alvarez eh bien, quant à Alvarez, vous ne saurez rien .

CHRISTINE.- Eh bien, c'est à lui-même que je m'adresserai, non pas à Louvain, mais ici à Montaigu - car il va venir, Monsieur; ce serait la première fois que les vrais étudiants de Louvain ne viendraient pas en Bande à Montaigu le jour des chandelles .

HUGO.- Il n'est pas impossible qu'il vienne, mais de là à vous trouver !

CHRISTINE.- Ça c'est mon affaire. Je n'ai pas besoin de vous pour ça, Monsieur .

HUGO.- Une minute ! Si vous le prenez comme ça, j'aime mieux vous raconter

(On entend les premières mesures de la marche du Guet de Louvain)

CHRISTINE.- Qu'est-ce que c'est que ça ?

HUGO. -(terrifié) Rentrez vite... C'est le Sergent avec le guet de Louvain... s'il vous reconnaissait. (il la pousse dans la maison .)

(Le guet rentre sur l'air : Halte là !)

SCENE III

HUGO + LE SERGENT - L'AUBERGISTE puis CHRISTINE

SERGENT.- Tiens, M. Hugo ! Vous êtes à Montaigu aussi, vous ?

HUGO.- Je suis venu voir ma Tante comme tous les ans à la procession des chantelles. Mais vous-même ?

SERGENT.- Moi ?... je continue mon enquête... Il faut qu'on en finisse, j'en ai plein le dos... Je me fais l'effet d'un escargot qui traîne sa coquille (les hommes du guet rient) Silence !... Ne riez pas, M. Hugo .

Air du bénitier

Sous ce fardeau mon dos éclate
 Ah ! quel malheur ! Monsieur Hugo
 De porter sur ses omoplates
 Un bénitier pesant plus de trente kilos !
 Davantage chaque jour je me courbe
 J'commence à marcher sur les g'noux
 Ah ! si je tenais, le fourbe !
 Je crois qu'je lui tordrais le couf
 Vrai oui ! il faut que je me hâte
 Jamais cas ne fut plus urgent
 Car je deviendrais cul-de-jatte :

Hugo

C'est très mauvais pour un sergent !

Sergent

Ne riez pas comme cela,

Hugo

Je ne ris pas, sergent

Tous

Il ne rit pas Sergent (bis)

Hugo

Je ne voudrais même pas sourire
 Car votre sort est bien trop affligeant .

SERGEANT.- Voyez-vous, Monsieur Hugo, le premier devoir d'un sergent qui veut arrêter un coupable c'est de chercher partout. Aussi quand la belle-mère du marchand de drap de la rue des Bateaux a été assassinée il y a deux ans, j'ai été moi-même de ma personne dans plus de 100 maisons. Je frappais à la porte, la bourgeoise arrivait : "Madame, est-ce que vous ne pouvez pas me dire si ce n'est pas ici qu'on a assassiné une belle-mère ? - Je ne sais pas, M. le sergent - Bien, Madame, je vous demande pardon de vous avoir dérangée." Je n'étais pas plus avancé, mais j'avais fait mon devoir !

Voulez-vous voir comment je vais interroger un l'aubergiste
 HUGO.- C'est toujours ça. Seulement avec cette recette là, vous ne devez pas arrêter souvent les assassins.

SERGEANT.- Ça n'empêche pas que la recette est bonne; ce sont les assassins qui ne valent rien. (Voyant l'aubergiste) *H. l'aubergiste!*
 Venez un peu ici, vous. Répondez moi et faites bien attention à ce que vous allez répondre.

L'AUBERGISTE.- Vous n'allez pas m'arrêter ?

SERGEANT.- Je ne sais pas; ça dépendra. Avez-vous remarqué si, parmi les gens qui sont entrés chez vous aujourd'hui, pour boire ou manger, il y en avait un à qui il manquait un ruban à la jambe droite de sa culotte ?

L'AUBERGISTE.- Comment voulez-vous que

SERGEANT.- Ne demandez pas comment je veux; répondez si vous avez remarqué si parmi les gens

L'AUBERGISTE.- Je réponds Non

SERGEANT.- (inscrivant) A répondu Non.... Je vous demande pardon de vous avoir dérangé, vous pouvez disposer. (aux soldats)
 Allons voir dans un plus grand !.. Une, deux (reprise de la marche et sortie)

CHRISTINE.- Et vous croyez que ce sergent là m'aurait reconnue ?

HUGO.- Bien sûr.

CHRISTINE.- Il est trop bête pour ça.

HUGO.- C'est égal ! Si jamais je voulais vous empêcher de vous laisser faire la cour par Alvarez

CHRISTINE.- (indignée) Vous oseriez !!.

HUGO.- Taisez-vous. Voilà votre Tante et mon Père.

SCENE IV

HUGO - CHRISTINE - KIEK - LA TANTE

(On entend la voix du père Kiek qui paraît sur le seuil, bientôt suivi de la Tante et qui dit :)

KIEK.- Ah ! te voilà, mon garçon ! (il l'embrasse)

HUGO.- Vous avez fait bon voyage, Papa ?

KIEK.- Excellent; j'ai acheté une cargaison de farine de lin pour faire de la moutarde.

LA TANTE.- (entrant) Voilà un garçon courageux ! Bonjour, Hugo.

KIEK.- A propos, à Louvain, qu'il y a de nouveau garçon, depuis mon départ ?

HUGO.- (embarrassé) A Louvain ?... à Louvain ... mais tout s'est bien passé... très bien passé c'est-à-dire que le jour où vous êtes parti des étudiants sont entrés par hasard pour acheter de la chandelle

LA TANTE ET KIEK.- Et puis ?

HUGO.- Justement... voilà !... et puis ! Et bien ... et puis , les garçons d'épicerie étaient partis ... le guet est venu par hasard.... parce que le sergent croyait qu'on se disputait.... Alors ... hi ! hi ! hi ! ah ! qu'elle est drôle, celle-là.... Figurez-vous que .. oh ! oh ! oh ! le bénitier ... hi i hi ! hi !... et puis le sergent qui ... oh ! oh ! oh !... et le ruban, ah ! ah ! ah !... alors, moi, de mon côté... ah ! ah ! ah ! ah !... non, c'est trop drôle, je ne pourrai jamais le raconter.. et si vous le saviez hi ! hi ! hi !... vous ne pourriez pas faire sans vous tordre ... hii hii hi !... (sérieux) c'est impossible. C'est trop comique ... je ne peux pas .

KIEK.- Eh bien, tu le raconteras une autre fois, mon garçon . Je regrette seulement de ne pas avoir été là .

LA TANTE.- Mais, tu étais là, toi, Christine .

CHRISTINE.- Moi, ma Tante, j'étais justement aux vêpres .

KIEK.- Enfin, vous avez bien suivi tous les deux nos bons conseils ?

LA TANTE.- Le principal, c'est qu'il ne s'est rien passé de regrettable.

CHRISTINE.- Oh pour ça, ma Tante !

LA TANTE.- (souriant) Alors

KIEK .- A la bonne heure.

LA TANTE.- Nous voilà tranquilles .

AIR DU PREMIER ACTE .-

KIEK.- Mon garçon, je t'ai rapporté
 LA TANTE.- J'ai rapporté pour toi, Christine
 KIEK.- Un ceinturon tout chamarré
 LA TANTE.- Une fourrure palatine
 KIEK.- Pour un père quelle fierté
 D'avoir un fils comme une image !
 LA TANTE.- Quel orgueil pour la parenté
 D'avoir une nièce aussi sage.
 KIEK.- Tu suivis bien mes bons avis
 LA TANTE.- Mes bons avis, tu les suivis !
 Ah ! de toi je suis bien contente.
 CHRISTINE.- Bien, ma Tante .
 KIEK.- Ton père à bon droit se fia ...
 HUGO. ... Cui, papa .

KIEK ET LA TANTE

CHRISTINE ET HUGO

Votre promesse était un gage
De la raison vous avez l'âge

Notre promesse était un gage
De la raison nous avons l'âge

ENSEMBLE
Ça soulage !

(Cloches .)

LA TANTE.- La première sonnerie pour le salut !.. Viens-tu avec nous , Hugo ?

HUGO.- Et vous, Christine ?

LA TANTE.- Non, Christine restera à la maison pour réchauffer la pape au riz que les filles de ferme des environs vont chercher de porte en porte .

HUGO.- Alors, je resterai avec vous .

CHRISTINE.- Mais pas du tout, pas du tout; la pape au riz demande, pour être bien réchauffée, la solitude et le recueillement.... Allez, allez au salut, mon cousin !

LA TANTE.- Laisse-lui au moins le temps de déposer son paquet. Va lui montrer sa chambre, Christine ... (à Hugo) Ne traînez pas, Hugo; nous vous attendons ici ... (Hugo et Christine sortent)

SCENE V .

LA TANTE - KIEK

KIEK.- J'aurais mieux aimé n'aller à l'église qu'avec vous, Euphrasie.

LA TANTE.- Philidor !

KIEK.- Comme je vais me trouver seul, demain, quand je serai rentré à la boutique! Qui aurait jamais cru qu'il arriverait... ce qui est arrivé dans cette diligence ?

LA TANTE.- Nous n'étions que nous deux on s'est serré l'un contre l'autre parce qu'il faisait froid on a tâtonné parce qu'il faisait noir on s'est trouvé bien parce qu'il faisait chaud

KIEK.- Ah ! Euphrasie... taisez-vous ! Etes-vous heureuse au moins ?

LA TANTE.- Je n'étais pas née pour l'épicerie... mais enfin, puisque me voilà compromise, Philidor, je renonce à mon rêve...

KIEK.- Quel était votre rêve, Euphrasie ?

LA TANTE.- Un grand seigneur, distingué, sérieux, excellent caractère, bien fait de sa personne, mais comme il ne faut jamais lâcher la proie pour l'ombre, tout compte fait, vivent les denrées coloniales ... Un baiser vite ... (Kiek lui donne un baiser.) ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~

CHRISTINE.- (qui est apparue à la fenêtre et a vu le baiser.) Oh ! (elle disparaît)

LA TANTE.- (montrant la porte). Attention, voici Hugo .

KIEK.- Eh bien, y es-tu, traînard ?

HUGO.- Voilà, voilà ! (Cloches)

KIEK.- Le second coup sonne à l'église. (Il offre le bras à la Tante et sort avec elle, suivi de Hugo.)

CHRISTINE (reparaissant à sa fenêtre). Eh bien, si je ne l'avais pas vu, jamais je ne l'aurais cru !

VOIX DE HUGO. - (dans la coulisse) Mon bâton ! J'ai oublié mon bâton. (il rentre en scène et voit Christine.)

HUGO.- Mademoiselle, voudriez-vous avoir l'extrême bonté de me jeter mon bâton, il est contre la fenêtre, Mademoiselle. Je profite de l'occasion pour porter à votre connaissance que je ferai bonne garde toute la journée autour de vous ! Je le ferai, parce que je vous aime, moi ... ah ! mais

CHRISTINE.- (furieuse) Eh bien, moi, Monsieur, je ne vous aime pas, je ne vous ai jamais aimé et je ne vous aimerai jamais ! Le voilà, votre bâton ! (Elle le jette après lui. Il se sauve). (Elle ferme violemment la fenêtre et disparaît .

SCENE VI.

TOUS LES ETUDIANTS - ALVAREZ - GRANDMAISON, de TREMOL .

(On entend au loin leur chœur qui se rapproche)

CHOEUR DES ETUDIANTS

GRANDMAISON.- Tu n'es pas à ton ordinaire, Alvarez. Qu'est-ce que tu as ?

VAN BRUCK.- Vous n'avez peut-être plus de florins .

de TREMOL.- Si vous croyez que ça le rendrait triste !

ALVAREZ.- Si je manquais d'argent, je n'aurais qu'une idée, Van Bruck c'est de vous emprunter. (On rit.)

VAN BRUCK.- Mais qu'est-ce que vous avez alors ?

GRANDMAISON.- Ce n'est pas difficile à savoir ce qu'il a ! Il est encore une fois amoureux !

ALVAREZ.- Ah ! mes amis, cette fois-ci ne ressemble pas aux autres fois.... oui, je suis amoureux comme si je n'avais ^{jamais} eu ce que c'est que l'amour amoureux comme un collégien de quinze ans, amoureux comme un tourtereau tout blanc qui vole vers le ciel bleu ayant perdu sa tourterelle .

TOUS.- Ah ! Ah ! Ah ! Elle est drôle

BOULANDOFF.- Il faut prendre des bains de pieds à la moutarde, donc.

TRUMBERLAND.- Ho, du whisky avec de l'eau bien chaude, c'était plus meilleur .

ALVAREZ.- Je vous dis que ce que je ressens c'est de l'amour profond, c'est le grand, le vrai amour !

GRANDMAISON.- Et nous connaissons celle pour qui tu brûles de tant de feux ?

ALVAREZ.- (vivement) Non, non, vous ne la connaissez pas. Et pourtant, vous seriez bien surpris si.... Mais je ne vous dirai rien, je ne peux rien vous dire !

de TREMOL.- Tu la vois souvent ?

ALVAREZ.- Je ne l'ai vue qu'une fois, mais je sais qu'elle doit être aujourd'hui à Montaigu. Où ? Avec qui ? Comment ? je l'ignore, mais l'idée que je pourrais m'en aller sans la voir me chagrine.... tenez.... jusqu'à mourir !

de TREMOL.- On ne peut pourtant pas le laisser comme ça

GRANDMAISON.- Sais-tu au moins son nom ?

ALVAREZ.- Je sais seulement qu'elle s'appelle Christine ...

de TREMOL.- Inconnue au régiment !

TOUS.- Inconnue

GRANDMAISON - Brune ?

ALVAREZ.- Très blonde ... blonde comme l'avoine mûre ...

GRANDMAISON.- Des yeux bleus ?

ALVAREZ.- Comme des bluets dans les blés . Un teint ... une taille..

GRANDMAISON.- J'en sais assez pour te tirer d'embarras ...

ALVAREZ.- Que vas-tu faire ?

GRANDMAISON.- La chose la plus simple du monde. Chacun va aller s'informer dans chacune des maisons du village: Monsieur ou Madame, est-ce que vous n'avez pas chez vous une personne qui s'appelle Christine ?

TOUS .- (gaiement) Ça va ! Bonne idée ! Ja, yes, Si ! Very well !

ALVAREZ.- C'est bien gentil à vous . Mais je ne veux pas .

GRANDMAISON.- Tu ne veux pas ? Eh bien, on se passera de ta permission.... Et pour te le prouver, je commence par la maison la plus proche. (Il se dirige vers la maison et frappe à la porte).

~~TOUS.-
GRANDMAISON.-
TOUS.-~~

~~Toc, toc, toc, je frappe au guichet
Toc, toc, toc, il frappe au guichet !
Ouvrez, s'il vous plaît !
Toc, toc! Ouvrez, s'il vous plaît !
(le guichet s'ouvre)~~

~~VOIX DE CHRISTINE.- Dites-moi qui c'est (bis)~~

GRANDMAISON.- Madame, on sait si bien l'obligeance flamande que j'ose me risquer à faire une demande

TOUS.- A faire une demande .

GRANDMAISON.- N'avez-vous pas chez vous une blonde aux doux yeux
Aux doux yeux bleus
Vive et mutine
Taille divine

Répondant au nom de Christine ?

CHRISTINE.- (ouvrant lentement la porte)

Passez votre chemin

Je ne puis vous répondre rien .

(Elle apparaît sur le seuil; tous la contemplant avec stupéfaction)

ALVAREZ. (à part) - Ah ! c'est elle !

CHRISTINE.- (à part) C'est lui !

GRANDMAISON.- Ah ! que c'est surprenant !

ALVAREZ.- Qu'est-ce qui te surprend ?

TOUS .- Ah! que c'est étonnant !

ALVAREZ.- Pourquoi cet étonnement ?

GRANDMAISON.- Parce qu'elle ressemble à cet étudiant
 Que nous avons tiré des griffes du sergent !
 TOUS.- Oui, dans l'épicerie !
 ALVAREZ.- (avec vivacité) Quelle plaisanterie !
 Vous êtes dans l'erreur
 GRANDMAISON.- C'est peut-être sa soeur !
 ALVAREZ.- (haussant les épaules) Allons ! regardez-la, je vous prie.

C O U P L E T S

I.

ALVAREZ.- (à Grandmaison) A se tromper chacun s'expose
 Je ne dis pas que de profil,
 Il n'y a pas ...hum !... quelque chose
 Mais ...c'est bien vague et bien subtil !
 Appelez-le bon sens à l'aide
 Rien ne restera d'ambigu :
 L'autre débarquait de Suède;
 Mad'moiselle est de Montaigu.
 GRANDMAISON.- (avec un geste de doute)
 Je me trompe ...
 ALVAREZ.- (à Grandmaison) Tu te trompes .
 CHRISTINE.- (riant) Il se trompe
 1/2 CHOEUR
 Nous nous trompons .
 1/2 CHOEUR
 Vous vous trompez
 ALVAREZ & CHRISTINE (englobant tout le monde dans un geste)
 Ils se trompent .

II.

CHRISTINE.- (gaîment et gentiment) Non, l'on n'est pas à ce point dupe !
 Ce ne peut être qu'en riant
 Que l'on prenne pour cette jupe
 Un juste-au-corps d'étudiant !
 MESSIEURS, je n'ai point fait d'études
 Mais, sans savoir grec ou latin,
 Je distingue avec certitude
 Le masculin du féminin .
 GRANDMAISON.- Je me trompe.... etc.

(On rit. Sur les rires, Alvarez tire Grandmaison à l'angle de l'avant-scène et lui dit) :

ALVAREZ.- Non, ~~tu~~ ne te trompes pas ...c'est elle

GRANDMAISON.- Quoi ?

ALVAREZ.- Le Suédois, Christine ! Chut ! Je t'en supplie, mon bon, mon cher ami, éloigne-les. Envoie-les sonner à toutes les portes de Montaigu .

GRANDMAISON.- Ça va En route camarades.

(sortie sur le chant des étudiants)

SCENE VII

ALVAREZ - CHRISTINE

ALVAREZ.- Enfin ! je suis près de vous ! Enfin, je vous regarde. Enfin, ma main touche votre main ! Ah ! Christine, je bénis le hasard

CHRISTINE.- Vous l'avez bien aidé un peu, le hasard car enfin, si vous n'étiez pas venu à Montaigu....

ALVAREZ.- Mais il n'y a plus moyen de causer ici. Entrons chez vous. J'ai tant de choses à vous dire .

CHRISTINE.- Entrer dans la maison ! Vous n'y pensez pas !

ALVAREZ.- Je ne pense qu'à ça, au contraire !

CHRISTINE.- Mais ma tante va revenir des vêpres .

ALVAREZ.- (bondissant) Vous avez une tante ? (très calme) Ça ne fait rien, je vais la tuer .

CHRISTINE.- Tuer ma tante ! Mais je vous le défends bien !

ALVAREZ.- Vous ne voulez pas que je la tue ? Je ne la tuerais pas ; mais c'est bien pour vous faire plaisir . Est-elle à cheval sur les convenances, votre Tante ?

CHRISTINE.- Elle monte à califourchon .

ALVAREZ.- Un dragon de vertu !

CHRISTINE.- Un dragon que mon parrain embrasse quand il se croit seul avec elle .

ALVAREZ.- Ah ! oui, votre parrain, le gros épicier celui qui me loge.... Et il embrasse votre tante dans les coins ?

CHRISTINE.- Je l'ai vu tout-à-l'heure.

ALVAREZ.- (bondissant) Comment, il est ici ! chez vous !!

CHRISTINE.- Avec Hugo.

ALVAREZ.- (trépignant) Mais tout Louvain est donc à Montaigu ?

CHRISTINE.- Mon parrain et Hugo iront certainement vider bouteille au village avant de rentrer, mais ma tante va revenir .

ALVAREZ.- Par St. Jacques de Compostelle, comment allons-nous faire pour l'éloigner ?

CHRISTINE.- Mais je ne veux pas chercher à l'éloigner

ALVAREZ.- Oh ! ce n'est pas vous qui cherchez, c'est moi .

CHRISTINE.- Vous croyez que c'est nécessaire ?....

ALVAREZ.- Tout-à-fait nécessaire; sinon nous ne pourrions jamais causer à l'aise; je ne pourrai jamais vous murmurer à l'oreille l'aveu qui monte de mon âme; vous ne pourriez jamais me répondre que vous m'aimez.

CHRISTINE.- Vous m'étourdissez .

(On entend le Hem de la Tante dans la coulisse)

CHRISTINE.- Ma Tante! sauvez-vous ! Vous ne savez pas à quoi vous vous exposez ! (Elle gagne la porte tout en parlant)

ALVAREZ.- Mais comment vous revoir ?.... Un baiser ... sur la main.... seulement sur la main.

CHRISTINE.- (sur le seuil) Tenez (elle lui tend sa main qu'il baise passionnément). Si vous voulez me revoir, voici ce qu'il faut faire.... (Paraît la Tante qui fait un ..."C'est moi" terrible.)

CHRISTINE ET ALVAREZ.- Trop tard !

SCENE VIII

LA TANTE - CHRISTINE - ALVAREZ

LA TANTE.- Alors, c'est ça que vous appelez réchauffer la pape au riz ? Je vous fais tout mon compliment . Monsieur vous aidait peut-être.

ALVAREZ.- Voulez-vous me permettre ?

LA TANTE.- Ce que je puis vous permettre , jeune homme, c'est de vous en aller cette fois-ci sans que je mette la garde à vos trousses. Mais si jamais je vous revois rôder par ici, les soldats du bailli vous apprendront comment ils font respecter les jeunes filles à Montaigu. (Prenant une attitude théâtrale). Allez, Monsieur !!!

ALVAREZ.- Mais

LA TANTE.- Allez, Monsieur !! *Rendez Christine! Surveillez-moi!*
(Christine envoie un baiser à Alvarez, derrière le dos de sa Tante celle-ci se retourne. Alvarez en profite pour renvoyer le baiser. La Tante et Christine rentrent dans la maison et ferment la porte)

ALVAREZ.- (en trépignant) Ah ! non ! ça ne se passera pas comme ça .

SCENE IX

GRANDMAISON - ALVAREZ

GRANDMAISON.- (sortant du cabaret) Eh bien, elle est partie ?

ALVAREZ.- Mon ami, c'est épouvantable; il y a une tante, une tante qui est tombée dans mon amour comme une chenille dans un verre de champagne.... Laissez-moi, Grandmaison.... Je vais me jeter dans le Démer .

(On entend dans la coulisse le chant des filles de ferme)

ALVAREZ.- Qu'est-ce que c'est que ça ?

GRANDMAISON.- C'est le cortège des servantes des fermes campinoises qui fait le tour du village pour recueillir de la pape au riz.

ALVAREZ.- Alors, elles vont venir frapper là ? (il montre la maison)

GRANDMAISON.- Tais-toi, il me vient une idée... Observons par ici. (ils gagnent à gauche le berceau de verdure).

(Entrée du cortège de la pape au riz; d'abord les choristes femmes, puis six marmitons travestis, puis le corps de ballet en paysannes campinoises. Les marmitons entourent un énorme chaudron porté par deux paysans au moyen d'une perche passée dans l'anse. Le cortège défile en faisant le tour de la scène, le chaudron au milieu du théâtre. Au moment où le dernier marmiton passera devant Grandmaison, celui-ci lui montrera une pièce d'or, l'attirera dans la coulisse gauche en le prenant par le bras, et disparaîtra avec lui et avec Alvarez .)

MARCHE - CHOEUR

De porte en porte,
J'apporte
Un chaudron
Luisant et rond,
Qu'on y mette
Qu'on y jette
Des plats au riz
Mets favoris ! etc.

Gens bien appris,
Que l'on nous donne
de la bonne
Pape au riz.
En récompense
Nous allons vous
Montrer la danse
de chez nous .

(à la fin de la marche, on est en place pour une courte bourrée que le corps de ballet danse, tandis que les chœurs chantent. La Tante, sur le seuil, assiste avec Christine, à ces évolutions .)

CHRISTINE.- (un grand plat de pape au riz dans les mains) Je vais verser notre obole dans le chaudron, ma tante.

LA TANTE.- Je vous interdis de sortir de la maison, vous m'entendez! (Regardant circulairement au dehors). Je me méfie. (criant) Quel est le marmiteux qui vient chercher la pape ?

ALVAREZ.- (entrant par le fond en marmiteux) Ce sera moi !

TOUS.- Un nouveau !

ALVAREZ.- (imitant un jeune patronnet). Je cours après vous depuis une heure (s'avançant vers Christine) C'est moi qui vais à la jolie demoiselle, parce que je suis le plus petit. (On rit).

LA TANTE.- Tu es bien jeune pour être déjà pâtissier.

ALVAREZ.- Je ne suis qu'apprenti. Je travaille chez mon oncle, le plus ancien pâtissier de St. Trond. Mais je connais toutes les meilleures recettes. C'est dans la famille. (On rit.)

LA TANTE.- (riant et montrant le pot que tient Christine). Je parie tout de même que la pape au riz de ton oncle ne vaut pas la mienne.

ALVAREZ.- Je n'ai qu'à tremper un doigt... je vais vous le dire tout de suite. (Bas à Christine pendant que la Tante jette un coup d'œil vers la gauche, pour voir si Alvarez ne rûde pas.) C'est moi !

CHRISTINE.- (bas) Je vous avais reconnu.

ALVAREZ.- Dites-moi vite le moyen. (La tante les regarde)

CHRISTINE.- Chut. (Alvarez trempe son doigt dans le pot et goûte).

LA TANTE.- On voit que tu as l'habitude. (On rit.)

ALVAREZ.- N'est-ce pas, Madame ?

LA TANTE.- Ton oncle ne te dit rien quand il te surprend à tremper ainsi ton doigt ?

ALVAREZ.- Je tâche de tromper la surveillance. (On rit.)

LA TANTE.- Et tu y réussis ?

ALVAREZ.- Mais quelquefois. (On rit.)

LA TANTE.- Enfin, comment la trouves-tu la pape au riz ?

ALVAREZ.- Excellente. Mais ça ne vaut pas celle que l'on fait avec la recette de St. Trond.

LA TANTE.- Allons donc!

ALVAREZ. Notre recette est incomparable .

LA TANTE.- Dis-nous-la un peu ta recette, pour voir .

ALVAREZ.- Si vous voulez .

RONDE DE LA PAPE AU RIZ

ALVAREZ.-

Pour faire une pape au riz,
 Ontueuse et parfumée (bis en chœur)
 Qui, mieux qu'un chou de Paris
 Soit crémeuse et bien formée (idem)
 D'un riz blanc et délectable
 Il faut qu'on fasse le tri (idem)
 C'est la base indispensable
 D'une bonne pape au riz . (idem)

II.

Prenez des œufs bien choisis,
 Dont le blanc vite s'agrège,
 Pour qu'ils soient bien réussis
 Sitôt battez-les en neige,
 Qu'un peu de safran leur donne
 Le ton d'or des canaris.
 Ainsi l'on fait de la bonne,
 De la bonne pape au riz !

III.

Ayez du lait bien sucré,
 Qu'aussitôt vous ferez cuire !
 Sur un feu bien modéré,
 En tournant, faites réduire...
 Mettez vanille et cannelle,
 Dès que le mélange a pris .
 C'est par leur parfum qu'excelle,
 La meilleure pape au riz !

IV.

Pour finir, avec amour,
 Caramelizez un grand moule,
 Puis mettez le tout au four,
 Pour que la croûte s'empoule,
 Servez bien chaud sur l'assiette
 Vous aurez le premier prix;
 Voilà l'exacte recette
 De la bonne pape au riz !

(à chaque fin de couplet, une ronde se noue autour du chaudron, Alvarez est grimpé sur un escabeau et brandit la louche. A la dernière reprise de la ronde, il entraîne la tante et Christine dans le cercle des danseurs, parvient à perdre la tante et, tirant Christine à part, lui dit vivement)

(A ce moment Charles paraît à la fenêtre et crie à Alvarez)

Monsieur! Monsieur!
CHRISTINE. — ~~Il faut éloigner ma tante à tout prix.~~

Alvarez - Comment faire?
ALVAREZ. — ~~Si je la jetais dans le chaudron?~~

CHRISTINE. — ~~Ne plaisantez pas; dites à votre ami de lui faire la cour et de l'emmener.~~

Bon! Bon
(On entend la femme de chambre de Christine se diriger vers Alvarez)
ALVAREZ. — ~~Vous croyez que ...~~
~~(les filles de ferme reprennent la marche pour sortir; Alvarez gagne le bœreau de verdure où l'attend Grandmaison, et tandis que le défilé se poursuit, il lui explique par une rapide pantomime, ce qu'il attend de lui. Grandmaison fait un signe de consentement. Alvarez disparaît dans la coulisse de gauche en même temps que la dernière figurante du cortège.)~~

SCÈNE X

CHRISTINE, LA TANTE puis GRANDMAISON

LA TANTE. — ~~Allons, allons! rentrez Christine; je n'aime plus vous voir dehors; j'ai l'œil ouvert, ma nièce et le bon; mais d'abord je vais faire le tour de la maison.~~

CHRISTINE. — ~~(rentrant) Oui, ma tante. (Elle ferme la porte et reparait bientôt à la fenêtre, sans que la tante la voie.)~~

frappé à la porte plusieurs fois
Tante pas là) - à vous salue, madame ...
(Grandmaison entre et s'incline en la saluant jusqu'à terre lorsque la

GRANDMAISON. — Excusez-moi, Madame, si j'ose vous demander ceci sans être connu de vous; vous n'auriez pas rencontré la princesse Esperanza della Millaflor ?

LA TANTE. — Je suis Euphrasie Van Cutsem

GRANDMAISON. — C'est étonnant cet air distingué, ce port majestueux, ce maintien si noble j'avais cru Et je m'y connais, vous pouvez m'en croire: je suis le chevalier Eusèbe de la Poivrière.

LA TANTE. — Vous me flattez, jeune homme

GRANDMAISON. — Figurez-vous que je suis à la recherche de la princesse Esperanza.... que j'ai rencontrée le mois dernier à Bruxelles, au palais de notre bien-aimé gouverneur général. J'avais appris qu'elle devait se rendre aujourd'hui à Montaigu avec le Sénéchal de Louvain et sa suite.... Mais puis-je me plaindre alors que, au lieu de la princesse c'est vous que je trouve sur mon chemin?

LA TANTE. — Monsieur vos paroles me troublent .

GRANDMAISON. — Nous autres, gens d'épée

LA TANTE.- J'avais toujours dit que j'étais faite pour les gens d'épée... Ah ! mon rêve

GRANDMAISON.- (Christine rit) Vous riez, Madame ?

LA TANTE.- Moi, Monsieur le Chevalier, Dieu m'en préserve.... Cette princesse Esperanza..... Je devine que vous êtes la victime d'une grande passion d'un amour malheureux d'un amour qui doit être consolé .

GRANDMAISON.- Ah ! oui..... la princesse Esperanza ! C'est étonnant ce que vous devinez juste..... Il faut vraiment qu'il existe entre nous une attraction secrète, inconnue de nous-mêmes .

LA TANTE.- Inconnue parce que nous ne nous étions jamais rencontrés. Nous sommes comme deux nœuds d'orange qu'une étincelle enflamme

GRANDMAISON.- C'est ainsi, madame, qu'éclate le véritable amour .

LA TANTE.- (prenant la main de Grandmaison) Si vous pouviez mettre la main sur mon cœur

QUATUOR

LA TANTE

Mon cœur que l'amour hante
 Dans une forge ardente
 S'embrace en ce beau jour !
 Tous les marteaux d'amour
 Le battent tour à tour (bis)

GRANDMAISON .

Ah ! dieux ! quelle est ma gloire !
 En signe de victoire,
 L'amour bat du tambour
 Mon odeur est le tambour d'amour !

LA TANTE.

Tiens, tiens, mets la main là !
 Sens-tu ? tipe ti ti peti pe ti !

GRANDMAISON.

Ah ! comme ton cœur va !
 Et toi ! mets ta main là.
 Sens-tu ? pa ta pan pa ta pan pa ta !

ENSEMBLE.

Sais-tu pour qui l'amour
 Avec ardeur
 Bat en ce jour
 Sur mon cœur

Ah ! j'aime sans que j'en dise rien
 Tu le devines bien !
 Tipe tape
 Comme il frappe !
 etc.

CHRISTINE ET ALVAREZ. Ah ! comme son coeur va !

(Christine à la fenêtre et Alvarez sur le seuil accompagnent la suite en quatuor.)
 etc.

LA TANTE.- Viens ! viens me conter tes chagrins dans le mystère du petit bois de chênes ... là-bas. Je te consolerais. Tu me diras tout .(elle l'emmène.)

GRANDMAISON.- Tout !... tout !

LA TANTE.- Et le reste !

GRANDMAISON .- Ah ! non , pas le reste ! (ils sortent en courant).

SCÈNE XI

ALVAREZ - CHRISTINE

ALVAREZ.- (Sortant du berceau dans son premier costume, en riant)
 (à Christine qui est apparue à sa fenêtre). Eh bien, je vous félicite, vous avez une tante volcanique .

CHRISTINE.- Avouez aussi que votre ami à la manière.

ALVAREZ.- L'amitié a frayé le chemin à l'amour. Le bonheur est à nous; rien ne peut plus nous empêcher d'abandonner aux lèvres d'un amant votre petite main blanche. ~~Ne sentez-vous pas mon baiser qui monte vers elle comme par une échelle de soie ? Venez m'ouvrir votre porte ma chère âme~~

CHRISTINE.- Je ne sais pas si je dois

ALVAREZ.- Pourriez-vous vous détourner d'un pauvre proscrit qui n'a d'autre bonheur dans la vie que le trésor de vos yeux ;....

CHRISTINE.- Je descends. (Elle ferme la fenêtre.)

ALVAREZ.- Enfin ! (on entend la voix de Kiek qui chante la chanson bachique du premier acte.)

CHRISTINE.- (ouvre la porte) Alvarez ! (Il lui baise la main) Ciel, la voix de mon parrain.... cachez-vous ... cachez-vous. (elle ferme vivement la porte).

ALVAREZ.- Que le diable l'emporte! (il cherche à se cacher. Kiek le voit.) Trop tard.

SCENE XII

ALVAREZ - KIEK .

KIEK.- Tiens ... c'est M. Alvarez Médérine.

ALVAREZ.- Lui-même, mon cher Monsieur Kiek .

KIEK.- (la voix pâteuse). Comment ? Comment ? c'est vous .Voulez-vous entrer dans la maison ? Nous prendrons de la double bière de Diest

ALVAREZ.- Merci, je ne la supporte pas .

KIEK.- Ce n'est pas comme moi : j'en ai bu quatre bouteilles depuis les vêpres.... et vous voyez (hoquet) ça ne paraît pas .

CHRISTINE.- (ouvrant la porte). Ah ! c'est vous, mon parrain. Il me semblait bien que j'avais reconnu votre voix. (Alvarez et Christine se saluent comme s'ils ne se connaissaient pas .)

KIEK.- Mon cher Alvarez, je vous présente ma filleule Christine. Appelle un peu ta tante, Christine, je veux qu'elle fasse aussi la connaissance de mon ami

CHRISTINE.- Ah ! mon oncle, j'ose à peine vous dire

KIEK.- Quoi qu'est-ce qu'il y a ?

CHRISTINE.- Ma Tante n'est pas ici

KIEK.- Elle n'est pas rentrée ?

CHRISTINE.- Si, mais elle est ressortie

ALVAREZ.- Ne serait-ce pas cette dame que j'ai vue s'éloigner au bras d'un beau seigneur ?

KIEK.- Au bras d'un beau seigneur ?

ALVAREZ.- (chantonnant) Qui la serrait contre son cœur .

KIEK.- Euphrasie ?

CHRISTINE.- Je ne voulais pas vous le dire, mon parrain .

ALVAREZ.- Et qui se dirigeait vers le petit bois de chênes Elle s'écriait : "Voilà mon rêve qui se réalise ".

KIEK .- Elle disait : "Voilà mon rêve" ? Vers le petit bois de chênes ?

CHRISTINE.- A un quart d'heure d'ici, mon parrain !

KIEK.- (remontant et criant à tue-tête) Je vais la chercher .

CHRISTINE.- Voulez-vous que je vous accompagne ?

KIEK.- Non, non !....

ALVAREZ.- Si ! Si ! je vais vous donner un pas de conduite .

KIEK.- (faisant tourner son bâton). Il y a des choses que l'on doit faire soi-même, Monsieur. Mêlez-vous tous les deux de ce qui vous regarde (Il sort en titubant.)

S C E N E XIII

CHRISTINE - ALVAREZ

ALVAREZ.- (avec une grande révérence dans sa direction.) C'est cela que nous allons faire !... Ah ! Christine, ce que vous venez de dire là...

CHRISTINE.- Eh bien ?

ALVAREZ.- Eh bien, c'est la preuve que vous m'aimez ... Nous voici seuls enfin.... (il lui passe le bras sous la taille et l'entraîne vers la maison .)

CHRISTINE.- Alvarez, je vous en prie, c'est mal ce que je fais là.... n'abusez pas de l'amour que Christine a pour vous. (Il se penche sur Christine pour lui donner un baiser. Bruit de pas dans la coulisse; ils se séparent.)

S C E N E XIV .

LES MEMES - HUGO

HUGO.- (entrant en courant) Alvarez ! Alvarez ! Le sergent est à vos trousses .

ALVAREZ ET CHRISTINE.- Le sergent ?

HUGO.- Le Sénéchal qui est à Montaigu depuis cet après-midi lui a donné l'ordre de vous saisir mort ou vif et de vous amener à lui à n'importe quelle heure

CHRISTINE.- Mais si le sergent me voit avec vous, il me reconnaîtra il m'arrêtera !

ALVAREZ.- Les gens du guet ont déjà fait connaissance avec mon épée et je n'ai pas peur d'eux ...mais c'est pour vous, Christine.

HUGO.- Vous ne voudriez pas que Christine.... (s'animant et trépiquant de joie) Je vous assure, Alvarez, que vous n'avez qu'une chose à faire, c'est à fuir, à fuir, à fuir, à fuir le plus vite possible et le plus loin possible

ALVAREZ.- (brusquement très calme) Vous, mon ami, vous êtes trop content. J'y vois clair. C'est vous qui, pour m'éloigner ~~m'a-
vez dénoncé au sergent~~ *n'avez rien trouvé de mieux que de me
demander au sergent*

HUGO.- Mais

ALVAREZ.- (marchant sur lui). Ne mentez pas !

HUGO.- (tournant autour de Christine tandis qu'Alvarez le poursuit)
Eh bien, oui, c'est moi ... c'est moi parce que j'aime ma cousine...

CHRISTINE.- (d'un ton de colère et de reproche) Hugo! un étudiant, un frère !

HUGO.- C'est moi, parce que vous m'avez volé le coeur de Christine ...
c'est moi parce que je suis faible et petit et que je n'ai pas
d'épée

ALVAREZ.- Demain, à Louvain, je te passerai la mienne au travers du
corps .

CHRISTINE.- (avec explosion) Ça, je vous le défends .

ALVAREZ.- (s'arrêtant) Comme vous avez dit cela, Christine, vous l'ai-
mez toujours !

CHRISTINE.- Non, non .(à Hugo) Veux-tu te sauver, petit misérable ...
Veux-tu te sauver ou je vais me livrer au sergent. (Hugo se sauve)

ALVAREZ.- Vous l'aimez toujours , Christine !

CHRISTINE.- Non. Et pour vous prouver que ce n'est pas lui que j'aime,
je suis prête à fuir avec vous .

ALVAREZ.- Christine ! (Bruit dans la coulisse)

CHRISTINE.- Mais comment fuir ? Tout le poste est en éveil

ALVAREZ.- On dirait qu'on a déjà commencé à nous cerner .

CHRISTINE.- Une idée : venez ! (Elle l'entraîne précipitamment dans la
maison et ferme la porte .)

S C E N E XV.

LE SERGENT - LE GUET puis ALVAREZ ET CHRISTINE

(Le sergent entre avec 6 hommes . Allure très rapide).

LE SERGENT.- Un! deux! Un! deux!... halte!.. (Il place ses hommes à
proximité de la porte.) Toi ici ... toi là ... Remontez le N° 3.
C'est ça. Très bien. Maintenant ouvrez l'oeil et quand vous verrez
sortir un particulier qui tâchera de se sauver, vous mettrez la
main dessus.... (Il va à la porte). Ouvrez, ou je fais enfoncer la
porte ! (le judas s'ouvre)

VOIX DE CHRISTINE.- Qu'est-ce que vous voulez ?

LE SERGENT.- Nous voulons M. Alvarez Médérine, un étudiant qui se cache chez vous .

~~VOIX DE CHRISTINE.- Il n'y a ici que mon frère et moi, Monsieur le Militaire.~~

LE SERGENT.- Ouvrez un peu pour que nous voyons ça ?

(Ils apparaissent couverts d'un manteau et coiffés d'un chapeau de pèlerin; ils ont en main le bâton plassique).

CHRISTINE ET ALVAREZ.-

Voyez notre air ingénu
Et vous serez convaincu
Nous allons à Montaignu
Pays de la vertu !

CHRISTINE.-

A deux nous faisons ce pèlerinage
Lui pieusement, moi dévotement.

ALVAREZ.-

De la Bonne Dame la sainte image
Est au pèlerin le Saint-Sacrement !

(à ce moment, le sergent va parler bas à un de ses soldats qui sort.)

CHRISTINE.-

Nous irons prier, M'sieur le militaire
Pour vous-même et pour vos soldats aussi

ALVAREZ.-

Pour un bon soldat, c'est très salutaire
Surtout quand il est pêcheur endurci.

LE SERGENT.-

Oui, mais avant de nous remettre en route,
Permettez-moi donc d'éclaircir un doute ...

(Se moquant d'eux et leur enlevant leur accoutrement de pèlerin) :

A voir votre air ambigu
Je ne suis pas convaincu
Que vous êtes de Montaignu
Pays de la vertu !

ALVAREZ.- (furieux) Mort de ma vie ! Il ne sera pas dit que je laisserai un sergent se moquer de moi

CHRISTINE.- Songez à moi, mon ami !

LE SERGENT.- Doucement, doucement .

ALVAREZ.- Qu'est-ce que vous voulez à la fin ?

LE SERGENT.- J'ai reçu l'ordre du Sénéchal de saisir Alvarez Médérine partout où je le trouverais . Puisque je vous tiens enfin, un de mes hommes est allé prévenir le Sénéchal.

LE SERGENT.- Alors, vous êtes bien Alvarez Médérine,

ALVAREZ.- Je suis Alvarez Médérine !

(bruit au dehors. Le théâtre commence à se remplir d'étudiants et de pèlerins)

LE SERGENT.- Vous allez savoir ce qu'il en coûte de prendre les bénitiers pour des écritaires et de ferrailer avec le guet . Et vous allez voir aussi si un sergent est heureux quand on va le débarasser de son bénitier !

(N.B. Les paroles de ce journal musical ont été modifiées par le musicien, suivant les besoins de sa partition)

SCENE XVI

CHOEUR (à mi-voix)

C'est lui
Le voici
Celui qui rend la justice !
Il faut que la loi s'accomplisse
Respect au magistrat
Qui veille sur l'Etat !

ALVAREZ.- (s'avançant vers lui)

Monsieur le Sénéchal
C'est un aveu loyal
Que l'honneur de commande ...

LE SENECHAL.-

Taisez-vous....

Ecoutez tous :

(il tire un rouleau de papier - lisant : parlé sur la musique) :

"Nous, Charles de Lorraine, par la grâce de Dieu gouverneur capitaine-général des Pays-Bas, faisons savoir que S.M. Ferdinand VI, roi de toutes les Espagnes, a daigné nous informer qu'il restitue ses titres, biens et prérogatives à Monseigneur le Duc de Cazaval, proscrit séjournant à l'étranger sous le nom d'Alvarez Médérine (exclamation générale) et qu'il nous charge d'en faire parvenir la nouvelle à Monseigneur en lui communiquant l'ordre d'avoir à réintégrer son duché de Cazaval !

Souffrez donc, Monseigneur, que je vous félicite.

LE SERGENT.- Et que de haut en bas moi je me cucurbite.

TOUS.-

Vive Monseigneur !
Honneur au duc ! Au duc honneur !

COUPLETS

LE DUC.-

Mes amis, je suis grand d'Espagne:
J'ai des villes et j'ai des bourgs
Et mes châteaux sur la campagne
Etendent l'ombre de leurs tours !
Le vin emplit l'or de mes cruches;
Des bouffons guettent mon réveil.
J'ai des chiens bleus, j'ai des perruches,
Et mon duché rit au soleil !

refrain

Je vais régner sur ma province
 Mais ce n'est pas un changement:
 J'étais déjà l'égal d'un prince,
 Puisque j'étais étudiant !

II.

Ah ! je sens bien ce que je quitte :
 C'est ma jeunesse qui s'en va,
 Et quand chacun me félicite,
 Un regret m'attriste déjà :
 Tous mes titres, l'or de ma terre
 Ne valent pas, en vérité,
 Cette vie amoureuse et fière
 Qu'on mène à l'Université !

refrain

LE DUC.- Mais où donc est Christine ? Où donc se cache Hugo ?

HUGO.- Ah! de ce quiproquo
 Excusez-moi.

LE DUC.- (gaiement) Donne
 Donne-moi tes deux mains! Hugo, je te pardonne.
 (il lui serre les mains)
 (à Christine) Et vous, ne lui direz-vous rien ?
 (le jeu commence à baisser)

CHRISTINE.- Avec lui je n'ai plus de lien
 C'est fini pour toute la vie.

LE DUC.- Et moi, Christine, mon amie ?

CHRISTINE.-

Air

Hier, vous n'étiez qu'un bohème
 Un proscrit, un étudiant
 C'est celui-là que Christine aime.
 Mais un duc ... tout le lui défend !
 Monseigneur je rentre dans l'ombre
 Et dans ma médiocrité
 Mon sort c'est un ciel morne et sombre
 Le vôtre entre dans la clarté
 Vous ne reverrez plus Christine
 Mais
 Songez parfois dans vos palais
 Qu'au fond des bois de la Campine,
 On ne vous oubliera jamais !

Refrain

Je vais révenir sur ma province
Mais ce n'est pas un changement :
J'étais déjà l'égal d'un prince,
Palais j'étais étudiant !

II.

Ah ! je sens bien ce que je quitte :
C'est un paradis qui n'en va,
Et quand on veut me révoquer,
Un regret m'écrase déjà ;
Tous mes titres, l'or de ma terre
Ne valent pas, en vérité,
Cette vie amoureuse et libre
Qu'on mène à l'Université !

Refrain

DUC. - Mais où donc est Christine ? Où donc se cache Hugo ?

Ah ! de ce qui précède
Excusez-moi.

Donne

Donne-moi tes deux mains, Hugo, je te pardonne.

DUC. - (aimant)

Il lui serre les mains)
Et vous, ne lui direz-vous rien ?
Le jour commence à passer)

Avec lui je n'ai plus de lien
C'est fini pour toute la vie.

CHRISTINE. -

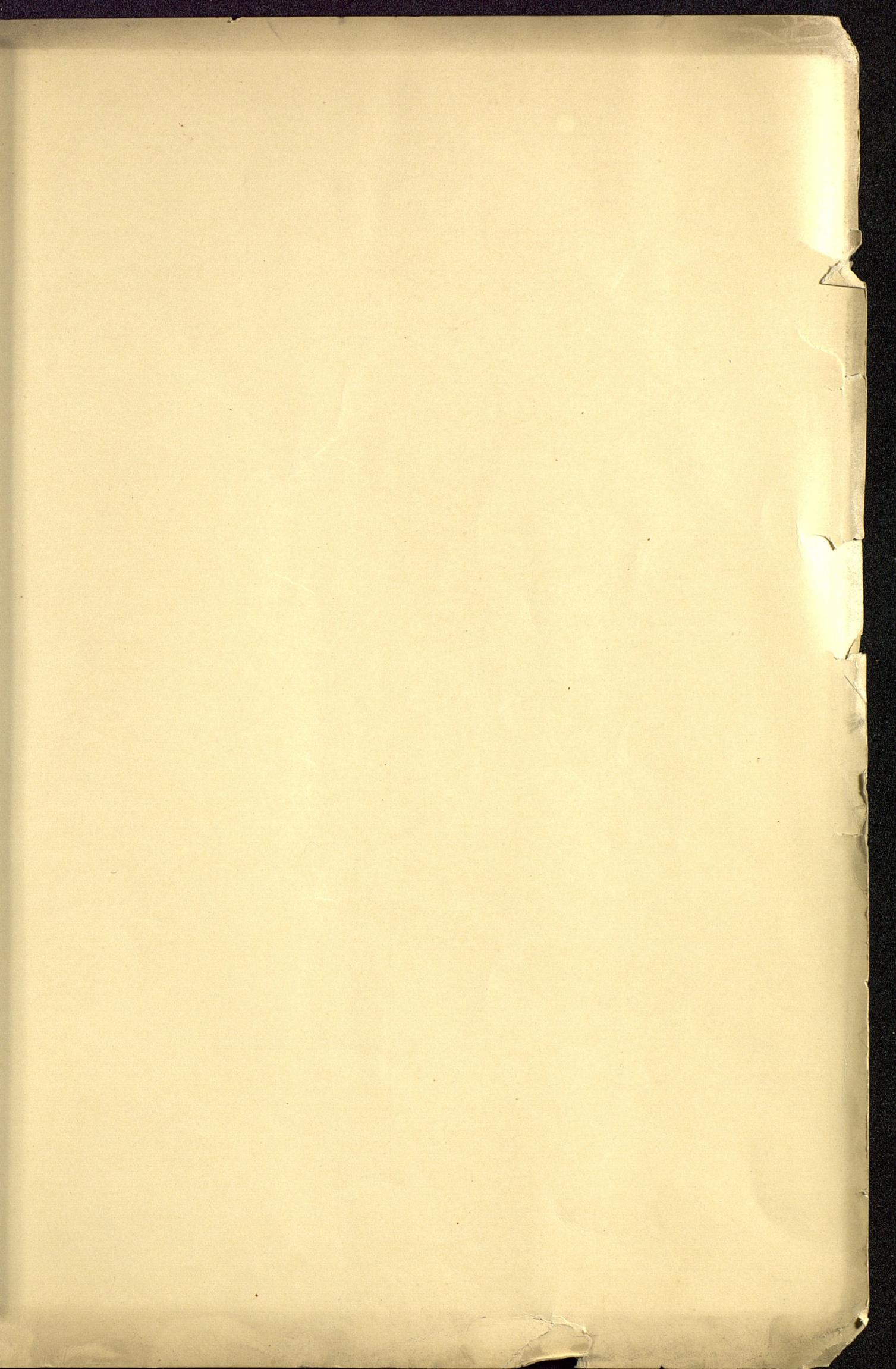
Et moi, Christine, mon amie ?

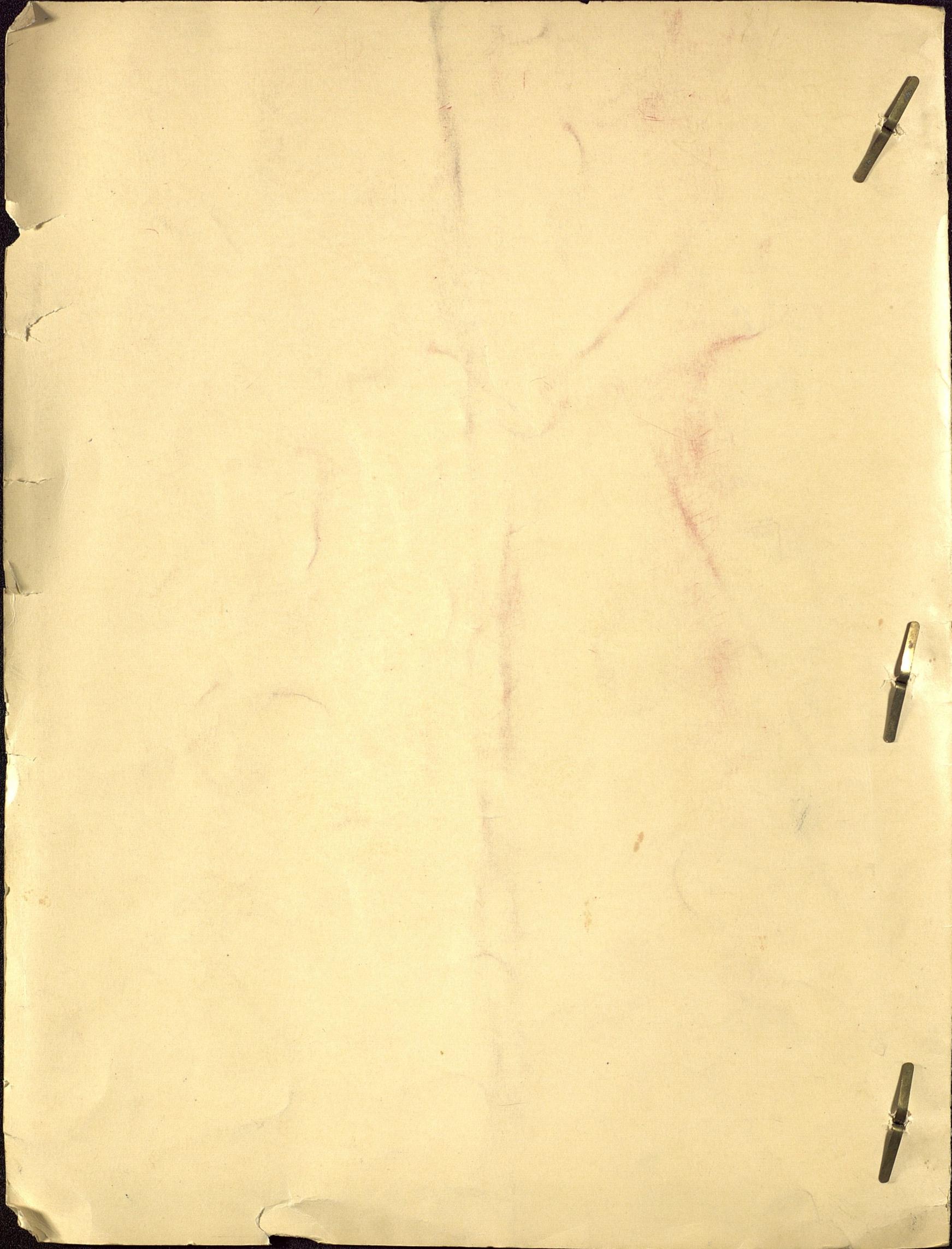
DUC. -

Air

CHRISTINE. -

Hier, vous n'étiez qu'un bourgeois
Un proscrit, un étudiant
C'est celui-là que Christine aime.
Mais un duc... tout le lui défend !
Monsieur je rentre dans l'ombre
Et dans ma médiocrité
Mon sort c'est un ciel morne et sombre
Le vôtre entre dans la clarté
Vous ne reverrez plus Christine
Mais
Songez parfois sans vos palais
Qu'un fond des bois de la Campine,
On ne vous oubliera jamais !





MLT 733



Christine et le monde
Christine acte

PREMIERE PARTIE

Elle est chez Alvarez, donnant sur une magnifique salle de bal, grande de terrasses, de girandoles et de ballons, et que l'on voit lorsque les rideaux du vestibule sont levés.

A gauche, premier plan, une grande fenêtre praticable ouvrant sur la rue. A gauche et à droite, deuxième plan, une porte en bois sculpté donnant sur les petites salons.

SCENE I

CHRISTINE suivie de MELISE et d'EVIERE

[Elles sont accompagnées d'autres femmes de chambre. Christine est en grand costume de cérémonie. Elle porte une coiffure de sous Louis XV très haute et très compliquée.]

CHRISTINE.- Ah! quelle coiffure monstrueuse

MELISE & EVIERE.- Mais c'est la mode!

CHRISTINE.- Ah! que cela me gênera!
Laissez-moi, je vous en prie.

TOURNE.- Mais c'est l'ordre de Monseigneur
Madame, il veut vous faire honneur!

CHRISTINE.- Cette coiffure,
Cette parure,
Et mettent à la torture.

EVIERE & MELISE.- Ne mettez pas d'honneur,
C'est l'ordre de Monseigneur.

MELISE.- Voilà tous vos bijoux....

CHRISTINE.- Ses bijoux?

MELISE & EVIERE.- Ordre de Monseigneur: ses bijoux sont à vous!

SCENE II

LES MENES - LA TANTE

LA TANTE (entrant, très fardée)
Comment se trouvent-ils...?

CHRISTINE.- Oh! Ciel! c'est vous, ma tante!

LA TANTE.- Christine, suis-je encore plaisante?

CHRISTINE.- Comment! mais vous représentez?

LA TANTE.- Ah! comme vous voilà!
Il faut marcher en ondulant
Porter porter ce fardeau-là
Tenez comme il balance
Rien n'est si drôle que cela!

TROISIEME ACTE

Un salon chez Alvarès, donnant sur une magnifique salle de bal, ornée de torchères, de girandoles et de buffets, et que l'on voit lorsque les rideaux du fond sont ouverts .

A gauche, premier plan, une grande fenêtre praticable ouvrant sur la rue. A gauche et à droite, deuxième plan, une porte en pan coupé donnant sur les petits salons .

SCENE I

CHRISTINE suivie de MELISE et d'ELVIRE .

(Elles sont accompagnées d'autres femmes de chambre. Christine est en grand costume de cérémonie. Elle porte une coiffure de cour Louis IV très haute et très compliquée.

CHRISTINE.- Ah! quelle coiffure incommode

MELISE & ELVIRE.- Mais c'est la mode !

CHRISTINE.- Ah ! que cela me contrarie
Laissez-moi, je vous en prie.

TOUTES.- Mais c'est l'ordre de Monseigneur
Madame, il veut vous faire honneur !

CHRISTINE.- Cette coiffure,
Cette parure,
Me mettent à la torture.

ELVIRE & MELISE.- Ne montrez pas d'humeur,
C'est l'ordre de Monseigneur .

MELISE.- Voilà tous vos bijoux

CHRISTINE.- des bijoux ?

MELISE & ELVIRE.- Ordre de Monseigneur : ces bijoux sont à vous !

SCENE II

LES MEMES - LA TANTE

LA TANTE (entrant, très fardée)
Comment me trouves-tu...?

CHRISTINE.- Oh ! Ciel! c'est vous, ma Tante !

LA TANTE.- Christine, suis-je assez plaisante ?

CHRISTINE.- Comment ! cela vous représente ?

ENSEMBLE.- Ah ! comme vous voilà !
Il faut marcher en cadence
Porter porter ce fardeau-là
Voyez comme il balance
Rien n'est si drôle que cela !

ELVIRE ET MELISE.- Il faut prendre un air d'importance
Un air qui très bien vous siéra.

LA TANTE
Quand Philidor me verra
Comme il rira !

CHRISTINE
Quand Hugo ainsi me verra
Comme il rira !

GAVOTTE

ELVIRE (à Christine) D'un doigt à peine qui vous touche
Laissez-moi vous mettre une mouche.

MELISE (à la Tante) Souffrez que j'en place une ici
Le teint sera tout éclairci.

ELVIRE .- Ce sera, dans la poudre blanche
Comme une mouche dans du lait .

MELISE.- Pour vous, un plomb sur une planche,
Un raisin dans un pain mollet .

CHRISTINE.- De la mode, c'est là le charmant badinage.

LA TANTE.- Non, rien ne vaut un grain dans les Grâces placé.

CHRISTINE.- Ça vieillit gentiment celles qui n'ont pas l'âge

LA TANTE.- Et cela rajeunit celles qui l'ont passé.

(Reprise par les femmes de chambre qui sortent)

S C E N E III

CHRISTINE - LA TANTE - de TREMOL

de TREMOL.- Monseigneur m'envoie vous demander, Mesdames, si vous
êtes prêtes . On n'attend que vous pour commencer le bal .

CHRISTINE.- Comment, Monsieur de Trémol, vous ici !.. Vous avez dit
adieu à l'Université ?

(Pendant tout ce dialogue, Christine essaie ses bijoux, se regarde
dans la glace et achève de se parer)

de TREMOL.- J'ai été étudiant pendant vingt-trois ans; le Duc m'a
convaincu que c'était assez, et il m'a fait l'amitié de m'at-
tacher à sa personne; c'est moi qui serai désormais chargé
d'organiser ses fêtes et divertissements .

LA TANTE.- M'apportez-vous des nouvelles du chevalier Eusèbe de la
Poivrière ?

CHRISTINE.- Vous n'allez pas recommencer, ma Tante ?

LA TANTE.- Il sera au bal puisque c'est un ami du Duc. (Elle va minau-
der dans la glace, pendant que Christine et de Trémol se di-
sent pas :)

de TREMOL.- (à Christine) Un secret : le chevalier, c'est de Grandmaison. Il me l'a raconté .

CHRISTINE.- Et moi, je l'ai vu, j'étais à la fenêtre. Méfiez-vous de ma Tante. Si elle le rencontre, elle est capable de faire du scandale.

de TREMOL.- Ce serait un joli début pour moi .

CHRISTINE.- Prévenez M. de Grandmaison de ne pas se montrer .

de TREMOL.- Deux précautions valent mieux qu'une ... attendez. (à la Tante) Vous ne savez donc pas que la Princesse della Millaflor, jalouse comme une tigresse, le cherche partout depuis qu'elle le sait infidèle ?

LA TANTE.- Elle sait que ?

de TREMOL.- Elle sait qu'il a rencontré, le jour du pèlerinage de Montaignu, une beauté qui a captivé son coeur .

LA TANTE.- Ah !.....

de TREMOL.- Une femme aux yeux irrésistibles

LA TANTE.- Oh !.....

de TREMOL.- Au sourire angélique

LA TANTE.- Oh !.....

de TREMOL.- Une femme qui, bien que d'origine bourgeoise, est l'égale d'une princesse par sa distinction

LA TANTE.- Oh !.....

de TREMOL.- Son charme

LA TANTE.- Ah !.....

de TREMOL.- La grâce de sa démarche

LA TANTE.- Oh !

de TREMOL. (feignant d'être surpris) Vous la connaissez ?

LA TANTE.- C'est moi .

de TREMOL.- Et il sait que vous devez venir ce soir ?

LA TANTE.- Oui !

de TREMOL.- Alors, il viendra.... l'amour lui fera tout braver .

LA TANTE.- Oh !

de TREMOL.- D'autant plus qu'il est sûr que vous ne le verrez pas.

LA TANTE.- Comment ?

de TREMOL.- Vous passerez à ses côtés, vous le frôlerez, vous causerez avec lui longuement et vous ne le reconnaîtrez pas, tellement il est passé maître dans l'art de se déguiser .

CHRISTINE.- Oui, Hugo m'a dit que ça l'a rendu célèbre à l'Université.

de TREMOL.- Il est tour à tour, dans la même journée, étudiant, officier, abbé galant, cocher de carrosse; il a, à sa volonté, vingt ou cinquante ans; il est petit, il est grand; il est blond, il est brun

LA TANTE.- Vous vous y trompez vous-même ?

de TREMOL.- Non, moi, j'ai trop l'habitude ... Et encore, et encore !

LA TANTE.- Si vous le découvriez dans le bal, vous me le montreriez !

CHRISTINE.- Faites cela pour ma Tante .

de TREMOL.- (après un semblant d'hésitation). Eh bien, je vous le promets. (à Christine) On ne peut rien vous refuser .

de TREMOL.- L'annonce du départ de Monseigneur a mis toute la ville en émoi; le Président de la Chambre de rhétorique vient de solliciter pour sa société l'autorisation de chanter quelques choeurs sous les fenêtres .

LA TANTE.- Le chant du cygne .

de TREMOL.- Et la plus ancienne des sociétés a réclamé l'honneur de danser ici les plus jolies danses du pays de Brabant. Jusqu'au caprillonneur de St. Pierre qui voulait faire chanter, à ses cloches, au coup de minuit, la vieille chanson flamande (en sourdine, à l'orchestre, l'air de la vieille chanson) qui a, dit-on, la vertu de retenir au pays de Louvain ceux et celles qui voudraient secouer de leurs scouliers, sur les routes de l'étranger, la poussière de la terre natale

CHRISTINE.- (rêveuse).... la vieille chanson qui fait aimer la Patrie, le village, la ville aux toits pointus, la ville aux clochers familiers, la vieille chanson qui console l'âme des morts, et que la nourrice chante pour endormir l'enfant .

LA TANTE.- Qu'est-ce que cela peut faire au Duc; la chanson n'a de pouvoir que sur ceux qui sont du pays .

Emmenez-moi, Monsieur de Trémol, je vais essayer de reconnaître le Chevalier .

de TREMOL.- Laissez-moi d'abord faire un tour dans le bal avec votre nièce.... je vais tâcher de le découvrir...

LA TANTE.- Ne vous accusez pas de moi, occupez-vous de lui... de lui....
(de Trémol s'incline profondément et tend la main à Christine.
Sortie cérémonieuse sur l'air de la gavotte, par le fond,
dont un larbin ouvre puis referme les rideaux .

SCÈNE IV

LA TANTE puis KIEK .

LA TANTE.- Si je risquais un oeil ? (Elle ouvre la porte en pan coupé, deuxième plan à gauche et se trouve en face de Kiek)

KIEK.- (entrant) Pardon, excuse, belle dame, ne pourriez-vous pas m'indiquer la salle de bal ?

LA TANTE.- Philidor ?

KIEK.- (la reconnaissant) Euphrasie ! C'est vous, ce paquet-là ?

LA TANTE.- Comment me trouvez-vous ?

KIEK.- Etrange... mais ce que je trouve de plus étrange encore, c'est qu'obligé de rentrer à Louvain, je n'ai plus pu de vos nouvelles depuis les vêpres de Montaigu .

LA TANTE.- Philidor, je suis aimée par un Seigneur !

KIEK.- Que dites-vous ?

LA TANTE.- La vérité, Philidor. Je ne devrais pas vous raconter cela, mais puisque tout est fini maintenant entre nous

KIEK.- (abascurdi) Ah ! tout est fini ?....

LA TANTE.- Puis-je hésiter, Philidor, entre un homme d'épée et un homme d'épicerie ? Quand une femme comme moi a eu l'honneur d'être remarquée par un homme comme le Chevalier Eusèbe de la Poivrière

KIEK.- Alors, quand vous me juriez dans la diligence un éternel amour ?

LA TANTE.- Je n'avais pas encore rencontré le Chevalier Figurez vous que, dès qu'il m'a vue, il m'a préférée à la princesse Espérance della Millaflor . J'ai comme la princesse l'air distingué, le maintien noble et puis des cheveux, un sourire, des yeux, des bras

KIEK.- (continuant) des jambes, des mains, un nez, de la moustache

LA TANTE.- J'ai deviné tout de suite que ce cœur demandait à être consolé

KIEK.- Et

LA TANTE.- (baissant les yeux) Et nous avons pris ensemble le chemin du petit bois de chênes .

KIEK.- J'ai pris le même chemin, dix minutes après; vous avez eu de la chance, Euphrasie, que mon bâton ne vous ait pas rencontrés ensemble. Votre Chevalier aurait été consolé tout de suite

LA TANTE.- Voilà bien l'épicier

KIEK.- Et, dans le bois de chênes, vous n'avez même pas eu un souvenir sur la diligence d'Anvers ?

LA TANTE.- Dans le bois de chênes ce fut chou blanc, Philidor!.. Figurez-vous qu'à mesure que nous avançons, le Chevalier devenait moins loquace. Tout-à-coup, nous entendons des cris, nous sommes entourés par des gens qui nous pressent et qui nous bousculent ... Je vois brusquement trente-six chandeliers.

KIEK.- Vous aviez reçu un coup de poing dans l'œil ?

LA TANTE.- Non, c'était les chandeliers des pèlerins qui revenaient de la basilique... Un touh-behu comme on n'en voit qu'à Montaigne à la fin des pèlerinages . On dansait autour de nous, on chantait, on nous apostrophait....

KIEK.- Le chevalier tira son épée ?

LA TANTE.- C'est probable ... C'est même certain ! Mais je ne l'ai pas vu; quand je parvins à sortir du cercle qui gambadait autour de moi, il avait disparu.

KIEK.- Eh bien, Madame, il faudra tâcher de le retrouver; je vous tire ma révérence; on ne mange pas de ce pain-là dans l'épicerie .

LA TANTE.- Je n'ai qu'un mot à vous dire avant de nous séparer : c'est que je suis intacte, Philidor .

KIEK.- Allez au diable, Euphrasie ! (Fausse sortie par le fond)

LA TANTE.- Ecoutez-moi, Philidor ... (elle le suit)

S C E N E V.

HUGO - MANOLA.

MANOLA.- (entrant en coup de vent) Peut-être nous le trouverons par ici... Ah ! Hugo ! Quand le sang d'une Espagnole se met à prendre feu, tous les pompiers de l'Espagne n'y pourraient rien .

HUGO.- Éteignez-vous, Manola, éteignez-vous.

MANOLA.- Taisez-la !

HUGO .- Vous dites ?

MANOLA.- Je dis : taisez-la ! Vous êtes du Nord, vous, vous ne savez pas ce que c'est qu'un tempérament du Midi !... Comment tout le monde sait qu'Alvarez ne donne cette fête que pour votre amoureuse et vous ne pensez pas à la vengeance !

HUGO.- C'est que je n'ai pas de droit sur Christine, Manola.

MANOLA.- Quand on n'a pas de droit, caramba, on en prend !. Vous allez un peu voir si je vais laisser Alvarez partir en Espagne sans plus se soucier de moi qu'un terrero d'une banane. Mon amour est un obus chargé. Je n'ai qu'à allumer la mèche et tout sautera en l'air! Pas de concession ! Jamais de concession . Une Espagnole , là-dessus, c'est du bronze soudé sur du granit !

HUGO.- Manola, je me sens à votre contact devenir violent, plus que violent, frénétique ! Je me sens vis-à-vis du Duc, capable de choses terribles si terribles que je vais demander conseil à Papa dès qu'il arrivera.

MANOLA.- (criant de pitié) Il va demander conseil à Papa ! Taisez-la, mais taisez-la donc !.. Laissez-le tranquille, votre Papa ; il est déjà assez ennuyé d'être trompé par la Tante de Christine.

HUGO.- Qu'est-ce que vous dites ?

MANOLA. Je croyais que vous le saviez. Ça m'apprendra à la taire. Mais taisons-la tous les deux . Faites ma vengeance vôtre et je fais la vôtre mienne.

HUGO.- Topez-la .

DUETTO DANSE

MANOLA.- Ah ! le fond est chez moi sauvage
Je vous préviens que j'ai mon plan.
Qui ! le jour de son mariage.

MANOLA.- Taisez-la Je lui plante un poignard au flanc !

HUGO.- J'ai le ton Un poignard, allons donc, ma chère!
Vous voulez m'effrayer ainsi !

MANOLA.- Je le porte à ma jarretière

HUGO.- Faites donc voir .

MANOLA. Ben ! le voici !

HUGO.- Un poignard ! Quoi , c'est un poignard !

MANOLA.- Il est effilé comme un dard
Il coupe comme un tranche-lard .

HUGO.- Je sens que je deviens blafard (bis)

ENSEMBLE.- (air à castagnettes)
Le tranchant est bien effilé

MANOLA.- On ne fait rien de mieux que ça
Alza !

ENSEMBLE.- Jamais arme mieux n'étripa
Caramba !
Et ne sut mieux percer un flanc
Vlan ! (Danse espagnole)

HUGO. (tranchant) Ça n'a plus II. une espèce d'importance .

MANOLA. (à Hugo) Toi, Il ne fera qu'un bond rapide, un petit Tremol ;
De ma jarretière à son cœur ;
Ma devise est : "Mort au perfide !"
Que périsse le séducteur ! "

HUGO.- Pour ce qui regarde Christine,
Permettez que achète, Monsieur.

MANOLA.- (à Hugo) Tais-toi ! pas de quartier !
Enfant, lorsque l'on assassine
Faut pas qu'on le fasse à moitié !
Prends, mon petit, prends ce poignard.

HUGO.- Il est effilé comme un dard.

MANOLA.- Il coupe comme un tranchelard

HUGO.- Je sens que je deviens blafard, etc.....

de TREMOL.- Cet autre passeport qui permettrait
au porteur de traverser la frontière de Louvain
part dans une diligence pour rattraper à Bruxelles
celle qui va à Paris. Pas de diligence, pas
SCÈNE VI.
les MEMES - de TREMOL .

de TREMOL.- Je vous demande bien pardon, si je viens interrompre
votre danse du poignard. (Manola remet le poignard à sa jarretière)
Mais le Duc ayant appris, ma chère Manola, que vous lui avez fait
l'honneur de venir ce soir, m'a chargé de vous exprimer tous ses re-
grets .

MANOLA.- Taisez-la ! L'honneur et les regrets, ce n'est pas avec
ça qu'on termine les affaires de cœur en Andalousie Je m'as-
sieds. J'ai le temps . La vengeance, ça se mange froid .

HUGO.- Nous avons notre poignard !

de TREMOL.- Pourquoi faire ?

MANOLA.- Vous ne me connaissez pas .

de TREMOL.- Hein ?

HUGO.- Pas de concession ! jamais de concession. Une Espagnole, là-
dessus c'est du bronze soudé sur du granit .

MANOLA.- Voilà !

de TREMOL.- (très calme) Alors, inutile que je vous fasse le message
dont le Duc m'avait chargé pour vous . Je vais lui rendre ce pa-
pier .

MANOLA.- Qu'est-ce que c'est ?

de TREMOL.- Cela n'a plus d'importance .

HUGO. (tranchant) Ça n'a plus aucune espèce d'importance .

MANOLA.- (à Hugo) Taisez-la ... Dites toujours, mon petit Trémol; nous sommes de vieux amis, on peut causer .

de TREMOL.- Oh ! mon Dieu, moins que rien : une simple lettre de change

HUGO.- Nous ne sommes pas de ceux qu'on achète, Monsieur.

MANOLA.- (à Hugo) Taisez-la !.

de TREMOL.- Elle a ceci de particulier qu'elle est payable au porteur, à Barcelone, à la condition qu'elle soit présentée à la banque avant un mois .

HUGO.- Qu'est-ce que vous voulez que ça nous fasse !

MANOLA.- Mais taisez-la donc ! Baissez parler, Monsieur !

de TREMOL.- Cet autre papier, c'est un passeport qui permettrait au porteur de traverser la France. La diligence de Louvain part dans une heure, juste à temps pour rattraper à Bruxelles celle qui va à Paris tous les 15 jours. Pas de diligence, pas de chèque .

HUGO.- Et la vengeance ?

MANOLA.- (prenant le chèque et lisant le chiffre) Je suis suffisamment vengée comme cela. Vous direz à Monseigneur que je regrette encore plus que lui de m'en aller sans le voir. (Elle embrasse de Trémol) et que je vous ai embrassé pour lui. (à Hugo) Vous ne connaissez pas la vie, venez que je vous embrasse aussi, je veux vous laisser un souvenir: je vous donne mon poignard.

HUGO.- (ahuri) Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ?

(Manola reprend l'air que Hugo et de Trémol accompagnent)

ENSEMBLE.-

Oui, c'est plus fort que moi.

Jen'y puis rien, ma foi !

Oui, je sens un je ne sais quoi,

Qui me tire, tire, tire par là.

Je me sens appeler

Je me sens vaciller

C'est comme si soudain j'allais m'envoler !

Ollé !

(elle disparaît sur la dernière mesure , par la gauche; de Trémol sort derrière elle.)

SCENE VII

HUGO - KIEK

(HUGO.- (piteux) Et voilà ma vengeance qui prend la diligence pour l'Espagne. (mettant le poignard dans sa poche et s'asseyant d'un air accablé près de la porte de gauche.) Ah ! je suis bien ma, ma, bien leu, leu, bien malheureux. (Kiek entre de droite sans le voir, l'air également accablé.)

KIEK.- (à part) Je n'aurais pas cru que cela m'aurait fait autant d'effet .

HUGO.- (surpris) Mon père !

KIEK.- (idem) Mon fils !

HUGO.- Vous n'avez pas de chance, mon père, avec la Tante.

KIEK.- Tu n'as pas de chance, mon fils, avec la nièce .

HUGO.- (soupirant) Ah !

KIEK.- (idem) Ah !

COUPLETS DU PERE ET DU FILS

HUGO.- (la main tendue) Ah ! qui dira tous les chagrins d'un père

KIEK.- (idem) Ah ! qui dira tous les chagrins d'un fils .

HUGO.- (lui serrant la main) A vos ennuis, je compâtiis, mon père.

KIEK.- idem) De tes chagrins, je prends ma part, mon fils

HUGO.- En me voyant s'émeut un coeur de père.

KIEK.- Je sens pour moi vibrer un coeur de fils .

HUGO.- Nul n'a jamais rencontré meilleur père.

KIEK.- Nul n'a jamais trouvé de meilleur fils .

ENSEMBLE.- Ah ! père et fils, tous les deux font la paire,

Ah ! oui le père est bien digne du fils !

II.

HUGO.- Un jour, si vous vous mariez, mon père,

KIEK.- Si, quelque jour, tu conveles, mon fils ,

HUGO.- De mon enfant vous serez le grand' père.

KIEK.- Et cet enfant sera mon petit-fils .

HUGO.- Qu'il soit, mon Dieu, digne de son grand'-père

KIEK.- Faites, Seigneur, qu'il ressemble à mon fils !

(Le Sénéchal paraît en ce moment avec de Trémol par la porte de droite. Tous deux se tiennent immobiles. Hugo et Kiek ne les voient pas. Un domestique se montre et disparaît par les rideaux du fond.)

LE DOMESTIQUE. -(parlé) Le buffet est ouvert; le buffet est ouvert !

Continuation du couplet

HUGO.- Pour oublier, allons boire, mon père !

KIEK.- Pour oublier, allons boire, mon fils !

ENSEMBLE.- Ainsi le fils va boire avec le père

Le père ainsi va boire avec le fils .

(ils sortent bras-dessus, bras-dessous, par le fond.)

SCENE VIII

LE SENECHAL - de TREMOL

LE SENECHAL.- Je ne sais pas si je me trompe, mais ça doit être un père et un fils .

de TREMOL.- (chanté) Le plus vieux, c'est probablement le père,

LE SENECHAL. - (chanté) Et le plus jeune, c'est sans doute le fils .

de TREMOL.- On ne sait jamais

LE SENECHAL.- Mon cher Monsieur, je vous ai pris à part pour vous dire que je suis très mécontent. C'est avec le plus grand plaisir que j'ai prêté mon hôtel au Duc pour cette fête, mais vraiment, on exagère ! A peine le buffet a-t-il été ouvert, qu'une bande de sauvages s'est ruée sur les victuailles et sur les bouteilles

de TREMOL.(consterné) Au dix-huitième siècle, déjà !

LE SENECHAL.- J'en ai vu qui mettaient des truffes en poche et qui vidaient des bouteilles de champagne dans le clavecin . Aussi je voudrais, monsieur l'Intendant, que vous surveilliassiez ça de plus près .

de TREMOL.- Pardon, pardon, je ne suis pas ici pour compter les truffes et les fonds de bouteilles .

le SENECHAL.- vous avez pour premier devoir de veiller au gaspillage.... c'est le Duc qui paie l'addition .

de TREMOL.- Vous me permettrez, Monsieur le Sénéchal, de n'accepter que les observations de Monseigneur et non les vôtres

LE SENECHAL.- Il suffit, Monsieur; nous reprendrons cette conversation. Je vous montrerai

de TREMOL.- Des menaces ? (avec une froide politesse) J'ai l'honneur, Monsieur le Sénéchal, de prendre congé de vous (il sort par la droite)

LE SENECHAL.- Voyons, voyons, écoutez-moi, de Trémol. (Il le suit).

SCENE IX

CHRISTINE - HUGO puis tout le monde.

(Christine entre suivie de Hugo.)

HUGO.- Je suis bien content de vous voir, ma cousine; j'ai à vous parler .

CHRISTINE.- Il est absolument inutile que vous m'adressiez la parole. Je ne vous répondrais pas .

HUGO.- Cependant (Musique et brouhaha au dehors)

CHRISTINE.- Voici Monseigneur, je vous prie de me laisser .

(Les rideaux du fond s'ouvrent et montrent les nombreux invités dans le somptueux décor brillamment éclairé de la salle de bal. Les invités font la haie. Alvarez descend et va vers Christine.)

ALVAREZ.- Voulez-vous accepter ma main
Pour que je vous fraie un chemin ?
Christine, agréez ma demande
Au milieu de nos invités .
Pour voir danser cette danse flamande,
Prenez place à mes côtés .

CHRISTINE.- (gafment) Ah ! Monseigneur, je suis confuse
De votre bonté, vrai, j'abuse .

ALVAREZ.- Allons, chère, allons-nous placer
Car l'orchestre va commencer .

LES INVITES.- (pendant qu'on se place)

Allons ! allons tous nous placer
Car l'orchestre va commencer .

BALLET

(Danse à figures, pendant laquelle Christine est assise dans un fauteuil voisin de celui du Duc. Hugo la regarde de loin; la Tante ne tient pas en place et cherche à reconnaître son Chevalier; Kiek boude dans un coin face au public .)

ALVAREZ (s'avançant vers le Président de la Société reconnaissable aux nombreux insignes qu'il porte en sautoir .)

ALVAREZ.- Bravo Monsieur le Président
Je vous fais tout mon compliment.

LE CHOEUR.- Bravo, Monsieur le Président,
Chacun vous fait son compliment.

ALVAREZ.- Maintenant, je vais, s'il leur plaît,
Mener ces dames au buffet .

(On se bouscule pour sortir par le fond du salon, la scène se vide en un clin d'oeil; Alvarez sort le dernier avec Christine; les larbins referment les rideaux, le Sénéchal qui était descendu est enfermé dans le petit salon du premier plan .)

S C E N E X

LE SENECHAL, de TREMOL puis LA TANTE.

LE SENECHAL.- On aurait dû placer des barrières; ils vont tout démolir. (à de Trémol qui entre très affairé de droite.)
Je vous rends responsable de ce qui arrivera, Monsieur; je vous en rends responsable!!

de TREMOL.- (crispé).- Eh , Monsieur (A ce moment, la tante paraît de gauche et marche à de Trémol, sans voir le Sénéchal.)

LA TANTE.- (bas à de Trémol.) Eh bien, vous n'avez pas rencontré mon Chevalier ?

de TREMOL.- Si, si (se frappent le front et bas en regardant le Sénéchal) Vous ne l'aviez pas reconnu ? Chut !... le voilà ... (mouvement de surprise de la Tante). Vous ne l'auriez jamais trouvé toute seule n'est-ce pas ?

LA TANTE.- Jamais .

de TREMOL.- Je vous l'avais dit. (En clignant de l'oeil) Je vous laisse. (Il sort)

S C E N E XI.

LA TANTE - LE SENECHAL

LA TANTE.- Vous !.... C'est vous !

LE SENECHAL.- (étonné) Oui, Madame, c'est moi .

LA TANTE.- (à elle-même) C'est prodigieux, jusqu'à la voix qui est changée.

LE SENECHAL.- Qu'est-ce que vous me voulez, Madame ?

LA TANTE.- Les yeux de l'amour percent tous les mystères je sais que la princesse Esperanza della Millaflor est ici

LE SENECHAL.- Elle est ici ? Je ne la connais pas, mais ce bal est si mêlé.

LA TANTE.- N'essayez pas de dissimuler plus longtemps. Je sais que c'est pour elle que vous avez pris ce déguisement (avec un grand élan) Ah ! je les ai toujours, tu sais !

LE SENECHAL.- (distrait) Voulez-vous vous en aller à la fin.

LE SENECHAL.- Quoi ?

LA TANTE.- Laisse-moi donc, Eugène, puisque je sais tout.

LA TANTE.- Mes yeux, mes bras, ma bouche, mon nez, mon sourire... (elle Je lis encore une fois dans ton cœur le petit bois de chênes ... Ah ! tiens, mets ta main sur le mien (elle lui met de force la main sur son cœur)

LE SENECHAL.- (cherchant à se dégager) Mais, Madame, je vous en supplie ...

HUGO ET CHRISTINE DUO SUR LA MUSIQUE DU DEUXIEME ACTE

LA TANTE.- Le Senechal Mon cœur que l'amour hante
Dans une forge ardente

LE SENECHAL.- (remettant S'embâse à ton retour, toilette.) Allez donc
ne chercher la Tous les marteaux d'amour, elle en prison.
Le battent nuit et jour.

LA TANTE.- (stupéfaite) Alors, vous êtes vraiment le Senechal ? ...

LE SENECHAL.- par Ah ! mon Dieu, que dois-je croire !
Le marteau, c'est notoire,

HUGO.- Tout Louvain A fêlé son cerveau
A coups de marteau.

LA TANTE.- (au Senechal) Vous ne devriez pas le dire plus tôt.

LA TANTE.- Tiens, tiens, mets ta main là,

LE SENECHAL.- Mais, Sans toi, tipetipetipeti ! je m'enfonce à
vous le crier. (criant en ouvrant les rideaux) : de Trémol.

LE SENECHAL.- Ah ! comme son cœur va,
(se dirigeant vers un cordon de sonnette)

HUGO.- Tâchez de le Laissez-moi, je veux là
Sonner, drin-dre-lin-drin-drin, patata !

LA TANTE.- Rien ... j'y vais. (elle se suit en grand décarroi)

ENSEMBLE.- Sais-tu pour qui l'amour
Avec ardeur
Bat en ce jour
Sur mon cœur.

LA TANTE.- que vous Ah ! j'aime sans que j'en dise rien. sime.

LE SENECHAL.- permettez-moi de profiter de ce hasard qui nous met en tête-
Elle ne me fait grâce de rien.

LA TANTE.- deux Tu le devines bien. sime ! A qui allez-vous

LE SENECHAL.- Je ne devine rien,

HUGO.- Moi ? Je ne trouve Tipetape ! (un moyen d'éloigner Monsieur-
neur. Je vous aime, moi, Christine.)

LA TANTE.- Comme il frappe,

LE SENECHAL.- Je sonne et frappe.
etc.

LE SENECHAL.- (furieux) Madame, j'en ai assez! Jamais on ne s'est moqué à ce point d'un Sénéchal.

LA TANTE.- Enlève cette barbe blanche, Eusèbe, ça te vieillit, mon amour .

LE SENECHAL.- (éclatant) Voulez-vous vous en aller à la fin .

LA TANTE.- Laisse-moi donc, Eusèbe, puisque je sais tout .

(elle lui saute au cou par surprise et l'embrasse)

LE SENECHAL.- Au secours, au secours !

(Entrent Hugo de droite et Christine de gauche. Ils restent pétrifiés sur le seuil.)

HUGO ET CHRISTINE.- Oh ! le Sénéchal !

LA TANTE.- Le Sénéchal ?

LE SENECHAL.- (remettant de l'ordre dans sa toilette.) Allez donc me chercher la garde. Qu'on jette cette folle en prison .

LA TANTE.- (abasourdie) Alors, vous êtes vraiment le Sénéchal ?... Eh bien, par exemple.

HUGO.- Tout Louvain connaît le Sénéchal .

LA TANTE.- (au Sénéchal) Vous ne pouviez pas le dire plus tôt .

LE SENECHAL.- Mais, Madame, il y a une heure que je m'enroue à vous le crier. (Criant en ouvrant les rideaux) : de Trémol, je vous de Trémol ... (il sort)

HUGO.- Tâchez de le calmer .

LA TANTE.- Bien ... j'y vais . (Elle le suit en grand désarroi)

S C E N E XII

CHRISTINE - HUGO puis de TREMOL .

HUGO.- Bien que vous m'ayez défendu de vous parler, ma cousine, permettez-moi de profiter de ce hasard qui nous met en tête-à-tête

CHRISTINE.- ... deux minutes, Monsieur, soit ! A qui allez-vous me dénoncer aujourd'hui, Monsieur ?

HUGO.- Moi ? Je ne trouvais pas d'autre moyen d'éloigner Monseigneur. Je vous aime, moi, Christine .

CHRISTINE .- (jouant de l'éventail et minaudant) Monsieur on ne prouve pas son amour aux gens en les faisant arrêter .

HUGO.- Vous ne m'aimez plus ?

CHRISTINE.- Combien de fois faudra-t-il que je vous le répète ?

de TREMOL.- (entrant par le fond) Hugo, Monseigneur vous fait demander tout de suite; vous le trouverez dans le petit salon à gauche au bout de la galerie.

HUGO.- Nous recauserons, Christine .

CHRISTINE.- C'est tout causé Adieu, Hugo .

HUGO.- (à part en s'en allant).- Si c'était un piège ?....
Oh ! je veillerai. (il sort au fond après avoir parlé bas à de Trémol qui lui répond : "Essayez.... essayez toujours ... Vous ne risquez jamais que de vous faire mettre à la porte!..)

S C E N E XIII

de TREMOL - CHRISTINE.

CHRISTINE.- Qu'est-ce que le Duc lui veut ?

de TREMOL.- Il veut l'éloigner de vous pour vous entretenir de choses sérieuses, excessivement sérieuses . Il me suit ... Il fait une chaleur je vais ouvrir la fenêtre .

CHRISTINE.- J'allais vous le demander ... Que peut bien avoir à me dire Monseigneur ?

de TREMOL.- Vous ne vous en doutez pas un peu ?

CHRISTINE.- (hésitant) Pas du tout .

de TREMOL.- En ce cas, vous allez le savoir, le voici .

(Alvarez entre par le fond, de Trémol sort par la gauche)

S C E N E XIV .

CHRISTINE - ALVAREZ

ALVAREZ.- Chère Christine, je vous avais dit que vous seriez la reine de ce bal .

CHRISTINE.- Ah ! Monseigneur, quel drôle de monde ... c'est bien mêlé. Il y en a qui sont bien honnêtes, mais il y en a d'autres qui sont d'une effronterie ! Je vois encore ce petit abbé qui a tiré un oeil de sa poche pour me regarder de tout près et qui s'est écrié : "c'est un bijou, c'est un ange ."

ALVAREZ (souriant) Oui .

CHRISTINE.- Il se moquait de moi..... mais ça m'est bien égal, Monseigneur ce n'est pas à eux que je voulais plaire, c'est à vous .

ALVAREZ.- Christine, jamais mon coeur n'a été épris comme il l'est et le dernier amour de ma vie d'étudiant aura été le plus beau. Il ne tient qu'à vous, Christine, qu'il soit aussi le premier amour de ma vie de grand seigneur, puisque le Roi m'appelle à la Cour de Madrid .

CHRISTINE.- Quoi ?

ALVAREZ.- Je pars demain . Ah ! pour embellir ma vie là-bas, pourquoi ne puis-je vous offrir de partager mon nom .

CHRISTINE.- Je ne vous comprends pas bien, Monseigneur !

ALVAREZ.- Les institutions inflexibles de mon pays m'empêchent de faire de vous ma femme, mais vous n'en seriez pas moins mon unique passion. A vous de savoir si vous m'aimez assez pour vous accommoder d'une union secrète .

CHRISTINE.- Monseigneur

ALVAREZ.- Je vous ferai, au fond d'un vallon perdu dans les montagnes, un séjour que l'amour habitera avec nous, et où vous n'entendrez que de loin l'écho des intrigues de la Cour .

CHRISTINE.- Mais, Monseigneur, la médisance ne se frayera-t-elle pas un chemin jusqu'à cette retraite ?

ALVAREZ.-
Que nous importe !
Christine, nous nous aimerons !

CHRISTINE.- Pourquoi me tenter de la sorte
Quand à vous obéir, mes désirs sont si prompts !
Votre amour, je le sens, est un amour frivole,
Ce n'est qu'un penchant passager,
De même qu'un globe léger
Produit d'un souffle qui s'envole,
Il sait amuser un instant
Et ne renferme que du vent !

ALVAREZ.-
Ce coeur peut-être me préfère
Le timide et naïf cousin,
Qui pleure au fond du magasin,
Où s'arrondit Monsieur son père.

CHRISTINE.-
Je lui montre de la rigueur,
Et, je le crois bien, Monseigneur,
Il ne possède pas mon coeur .

ALVAREZ.-
Ce coeur qui, vers l'amour, lentement s'achemine,
Ce coeur d'enfant, doux et joyeux
Ce coeur simple et mystérieux,
Ce coeur est-il à moi, Christine ?

CHRISTINE.-

Ah ! laissez-moi

ALVAREZ.-

Je t'aime

CHRISTINE.-

Ah ! laissez-moi

ALVAREZ.-

Je t'aime

Réponds-moi, dis le mot vainqueur

Le mot divin, le mot suprême

Dis-le moi, dis-le moi!.....

(on entend le choeur préluder sous la fenêtre ouverte)

CHRISTINE.-

Ecoutez, Monseigneur,

La chanson de la terre aimée,

La chanson qui prend tout le coeur

Comme on prend un oiseau dans une main fermée.

(le premier couplet de la chanson est chanté en sourdine par le choeur)

CHRISTINE.-

(parlé sur la musique).- La chanson qui fait aimer le pays et la ville, la chanson qui retient au pays ceux qui voulaient prendre la route de l'étranger .

(Alvarez va à la fenêtre et la ferme)

ALVAREZ.-

Chanson de la terre natale,

Chanson d'amour, chanson fatale,

Christine ne t'entendra plus....

(à Christine)

Chère Christine, ils se sont tus,
Les jours passés sont révelus .

(Il veut l'entraîner. - La voix de Hugo se fait entendre derrière les rideaux du fond et chante la chanson flamande. Alvarez et Christine écoutent en silence. A la fin, Hugo entre en scène et se jette aux pieds d'Alvarez .)

HUGO.-

Ah ! Monseigneur, pardonnez-moi,
Voyez ma peine et mon émoi,

CHRISTINE ET HUGO.-

Oui, c'est la voix, c'est la voix chérie

Ecoutez, c'est la voix de la Patrie.

Frémissante, elle nous marie,

Elle est pour nous la vie,

Elle est pour nous la foi !

(Reprise de ces cinq derniers vers avec le Duc .

(Le Duc va à la porte du fond, ouvre les rideaux; tout le monde est dans la salle de bal et descend à l'avant-scène .)

ALVAREZ. (à tous) Voici des incidents imprévus au programme
Je vous présente Hugo, mon confrère, et sa femme

HUGO.- (air précédent) Ah ! Monseigneur, mariez donc le père,
Puisqu'à présent vous mariez le fils

LA TANTE.- (s'avançant) Je ne demanderais pas mieux, mais c'est
lui qui, maintenant (elle montre Kiek)

ALVAREZ.- (gaîment à Kiek) Vous n'aviez donc pas deviné, mon cher
Kiek, que c'était une épreuve .

KIEK.- Mais le Seigneur du bois de chênes ?....

ALVAREZ.- Un ami à moi, que Madame me suppliait de nommer entrepo-
sitaire pour les Pays-Bas Autrichiens des oranges de mon Duché
de Carnaval .

KIEK.- Et vous avez consenti ?

ALVAREZ.- J'ai consenti, par amitié pour Christine, à conférer ce
titre à l'époux de Madame. A vous de savoir si

KIEK.- (saluant) Un si grand nombre d'oranges vaut bien une couronne
de fleurs d'oranger, Monseigneur .

TOUS .- Honneur aux quatre époux !
Avec eux réjouissons-nous !

COUPLET FINAL .

R I D E A U .

ALVAREZ. (à son) Voici des incidents inscrits au programme
Je vous présente Hugo, mon confrère, et sa femme

HUGO. -- (air présumé) Ah ! Monsieur, mariez donc le père,
Puisqu'à présent vous mariez la fille

LA TANTE. -- (s'évanouissant) Je ne demanderais pas mieux, mais c'est
lui qui, maintenant ... (elle montre KIKI)

ALVAREZ. -- (s'adresse à KIKI) Vous n'avez donc pas deviné, mon cher
KIKI, que c'était une épouse .

KIKI. -- Mais le Seigneur du bois de chênes ? ...

ALVAREZ. -- Un ami à moi, que Madame me supplie de nommer en ce
sujet pour les Pays-Bas Autrichiens des oranges de son jardin
de Carnaval .

KIKI. -- Et vous avez consenti ?

ALVAREZ. -- J'ai consenti, par amitié pour Christine, à confier ce
titre à l'époux de Madame . A vous de savoir si ...

KIKI. -- (sautant) Un si grand nombre d'oranges vaut bien une couronne
de fleurs d'orange, Monsieur .

TOUS. --
Honneur aux quatre époux !
Avec eux réjouissons-nous !

COUPLET FINAL .

B I D E A U .

